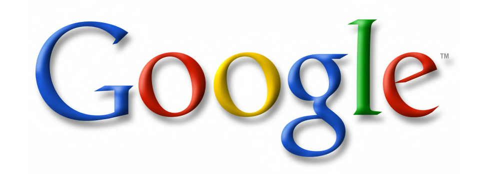




LA

POLOGNE

PARMI LES SLAVES

ET SES RAPPORTS AVEC LA QUESTION D'ORIENT

PAR

JOSEPH REITZENHEIM

> Un peuple peut rester grand et fort, bien que la fortune l'ait trahi, ou que le nombre l'ait vaincu, s'il conserve le sentiment et l'honneur de sa défaite. S'il l'oublie, ou s'il s'en accommode, tout est fini pour lui. A. C.

PARIS
CHEZ LEDOYEN, LIBRAIRE AU PALAIS-ROYAL.
GALERIE D'ORLÉANS, 31
—
1854

AUX ÉMIGRÉS POLONAIS.

Frères !

C'est à vous que je dédie ces pages, produits d'une pensée constante, inébranlable; inspiration des vœux les plus ardents; n'importe où le sort vous a dispersés, soit qu'il vous ait jeté sur les sables brûlants de l'Afrique; ou qu'il vous ait conduit dans le Nouveau Monde, sous les ombres rafraîchissantes des fôrets vierges; n'importe, si dans l'Orient en feu, vous vous préparez à des luttes contre l'ennemi commun, ou si dans la vieille Europe vous attendez l'heure de la justice promise

depuis si longtemps, n'importe les distances qui vous séparent, une grande idée vous réunit, celle de la patrie et de sa liberté.

Vous l'avez servie avec une persévérance sans égale, par toutes les voies qu'il vous a été donné de suivre. Nulle déception, quelque douloureuse qu'elle fut, nulle lutte, nul sacrifice, même des plus navrants, n'ont pu vous détourner du grand but que vous vous étiez proposé : « l'affranchissement de la Pologne! »

Vingt-trois ans se sont passés depuis que vous avez fait ce vœu, vingt-trois ans de souffrance et de douleur! Mais en corps d'élite placé aux postes avancés de l'indépendance nationale, vous les avez vu s'écouler sans murmure, avec résignation. Beaucoup d'entre vous, succombant dans la lutte, sont tombés sur le champ de bataille qu'ils avaient choisi par un sentiment de devoir, et qu'aucune tentation n'avait pu leur faire quitter. Et comme ces vieilles bandes qui, en mourant même, n'abandonnèrent pas leur César dans l'adversité, nos frères bénissaient la patrie au moment suprême en s'écriant : « *La garde meurt, elle ne se rend pas.* »

Vos rangs se sont éclaircis ; mais cette Pologne se renouvelant sans cesse, malgré la main de fer qui pèse sur elle, vous envoie une génération nouvelle, pour remplacer ceux d'entre vous qui dorment sur la terre d'exil du sommeil des justes. Une jeunesse pleine de sève et de verve vient de vous rejoindre pour prendre la place de ceux qui ne sont plus, pour prendre part à l'œuvre commencée par vos aïeux et continuée par vous.

Soyez les bien venus, jeunes frères, à vous aussi ces pages sont dédiées.

Marchons ensemble dans le chemin de l'honneur et du devoir sous ces drapeaux apportés par nous ; voyez, nous les tenons haut et intacts. C'est à vous que la garde en revient, s'il ne nous est pas accordé de les ramener en Pologne. Mais espérons qu'il nous sera permit de saluer ensemble la terre des Lech, des Piast, des Jagellons et de Kosciusko ! Une nouvelle ère semble s'approcher, celle de la justice devant laquelle l'opprobre et la violence disparaîtront. Quoique les destinées de la Pologne soient encore recouvertes d'épais nuages, ils disparaîtront, soyez-en sûr, devant les

rayons d'un avenir libre et grand, comme les brouillards du matin chassés par le soleil levant.

Persévérons ensemble dans la sainte voie, appuyés sur la foi en la justice divine, vivifiés par l'amour du pays, fortifiés par l'espoir que la Providence n'abandonnera pas les justes dans l'accomplissement du grand œuvre national.

Paris, le 1er septembre 1854.

LA POLOGNE

PARMI LES SLAVES.

INTRODUCTION.

L'attention du monde entier est fixée aujourd'hui sur l'Est de l'Europe, où des grands faits sont au moment de s'accomplir.

Par un enchaînement presque providentiel, des causes très-rapprochées, aussi bien que des causes très-éloignées, ont contribué à amener les événements dont nous sommes tous ou acteurs ou témoins intéressés.

La guerre en Orient qui met en mouvement tant d'efforts, et tient en suspens tant d'espérances et

de craintes, attire d'abord nos regards vers le vaste champ de bataille où elle se déroule successivement en s'étendant de plus en plus.

A chaque instant nous y voyons entrer en lice de nouveaux éléments ; colonnes sur colonnes se suivent pour prendre part à la lutte qui s'y trouve engagée. Les cris de guerre retentissent depuis la mer Blanche jusqu'à la terre classique du vieux mont Olympe, depuis l'Ararat jusqu'à l'embouchure de la Vistule le hourra des combats et le râle des agonisants arrivent à nos oreilles.

Quelles sont les causes de cette grande commotion dans laquelle l'Occident de l'Europe se donne pour ainsi dire rendez-vous dans l'Orient et dans le Nord ?

Quelles sont les causes immédiates de cette lutte? Quels sont les prétextes qu'on y fait intervenir ? Telles sont les questions qui se présentent les premières, et celles-ci résolues, une autre s'en dégage : Quel serait le moyen de calmer le plus promptement toute cette commotion? quel moyen servirait pour en empêcher le retour ?

Des études sur l'origine et l'état présent des

peuples slaves du midi de l'Europe nous rapprocheront d'abord de ce but. Mais comme les causes et les effets historiques se reproduisent mutuellement parmi presque toutes les autres branches de cette race, il nous faudra étudier également les nations slaves de l'Occident et du Nord, afin que toutes ces investigations nous mettent à même de juger la question dans son ensemble.

Le cabinet de Saint-Pétersbourg a choisi l'oppression présumée de la religion grecque en Turquie comme le prétexte pour peser de nouveau sur le Midi. Forte de cinq cent mille bayonnettes, la Russie voudrait procéder à une nouvelle migration des peuples vers le Sud, comptant sur l'appui des Slaves de l'empire Ottoman.

Ses calculs ont été trompés pour le moment, malgré qu'il lui a été donné d'agir sur les populations chrétiennes de la Turquie, non-seulement par le mobile religieux, mais aussi par celui des nationalités.

Pour expliquer ce qui arrive, et ce qui nous paraît dans les probabilités du plus prochain avenir, il nous faut procéder ici à retracer un tableau ra-

pide des évolutions historiques de chacun de ces peuples, en nous arrêtant surtout aux annales des Polonais, des Russiens et des Russes; les Polonais possédant une force morale considérable, qui les appelle à exercer une haute influence sur leurs co-nationaux; les Russiens, formant à cause de leur passé, l'élément intermédiaire entre les Polonais et les Russes; les Russes enfin, à cause de leur force positive si considérable.

PREMIÈRE PARTIE.

ESQUISSE DE L'HISTOIRE DES NATIONS SLAVES JUSQU'A LA FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Malgré que les Slaves ont dû exister depuis beaucoup de siècles, ce n'est que vers l'année 552 de notre ère qu'on nous en parle positivement dans l'histoire.

Jornandès nous les représente alors comme occupant les terrains abandonnés par les Germains et les Sarmates, en Germanie et en Pannonie. Chasseurs ou nomades comme tous les peuples primitifs, ils furent subjugués par les Goths sous Hermanrich, puis par les Hongrois, plus tard par les

Avares. On les voit servir par bandes dans les armées des empereurs de Byzance. Vers le sixième siècle, ils se fixèrent au sol en communes indépendantes, au neuvième, ils fondèrent des villes. Depuis le huitième jusqu'au douzième siècle, les Slaves sont répandus en trente-six différentes peuplades entre l'Eider et le Dniéper, de la mer Baltique à l'Adriatique, et vers l'embouchure du Danube. Une partie de ces peuplades a été complètement effacée sous la pression des races étrangères qui les entouraient ; les autres se sont fondues dans les branches principales, qui subsistent encore aujourd'hui.

Slaves du Midi.

Dans le Midi, et dans l'Occident de l'Europe, le premier grand État constitué politiquement parmi les Slaves a été celui des *Moraves*, il a existé depuis le septième jusqu'à la fin du neuvième siècle. En 864, les apôtres Cyrille et Métode y prêchèrent l'Évangile, ils l'écrivirent plus tard dans la langue et avec les lettres des Moraves. Cette écriture s'est conservée jusqu'à nos jours dans les livres du rit greco-slave; en Russie, dans les terres russiennes, en Illyrie et parmi les Serbes. Sous Swiatopelk, leur plus grand roi, l'empire des Moraves avait pour frontières l'Elbe, le Danube, la

Serbie et la Carinthie. L'empereur Arnoul, étant en guerre avec Swiatopelk, appela à son secours les Hongrois, qui, sous les successeurs de ce roi, subjuguèrent les Moraves occupant la plus grande partie de leur territoire en conquérants. Ce peuple des Moraves, qui n'a rien de commun avec les Moraviens d'aujourd'hui appartenant à la famille des Tchèques, a disparu tout-à-fait; mais une grande importance s'attache au souvenir de son existence, à cause de la propagation du christianisme par la voie de sa langue et de son écriture parmi les autres peuples slaves dans le Midi et dans le Nord.

Les *Boulgares* sont la seconde nation que nous voyons apparaître parmi les Slaves du Midi, appartenant à une race étrangère venue des monts Ourals; ils s'établirent en Thrace vers 559. Bélisaire repoussa plusieurs fois leurs invasions. La Thrace, ainsi que la Mœsie, furent dévastés souvent par eux, enfin ils s'y fixèrent avec la permission des empereurs de Byzance.

En 679, sous Asparouk, qui prend le nom de Pertalavetz, ils finirent par s'identifier entièrement

avec les habitants primitifs et devinrent Slaves. Siméon, le plus puissant de leurs rois, assiégea deux fois Byzance en 888 et 929.

Samuel soutient vingt-deux campagnes contre Swiatoslaw, roi des Moraves, et contre l'empereur Basile.

Son fils, Ladislas, succomba glorieusement en défendant la nationalité boulgare, qui fut détruite par Basile II.

L'année 970 nous montre les *Croates*, originaires des monts Karpathes, et les *Dalmates*, organisés en un état indépendant. En 1052, un prince Krzeczymir est cité comme leur chef. Depuis ce temps jusqu'en 1072, sous Pierre, ils dominèrent depuis la rivière de la Save, jusqu'à l'Adriatique, sous la direction de douze chefs ou Zoupanes, dont le principal prenait le titre de Ban. Ceux de la Dalmatie et de l'Esclavonie étaient les plus puissants.

Les Hongrois les subjuguèrent en 1091.

Vers l'an 1042, peu de temps après la chute des Boulgares, les *Serbiens* conquirent leur indépendance; c'est encore dans le onzième siècle qu'ils

se sont détachés des Sorabes du Nord, et qu'ils sont venus se fixer à l'Est de la Morave illyrienne et au bassin de la Bosna. Ils étaient tributaires des Moraves et des Boulgares. Ce peuple devint fort et influent sous la dynastie des Niemanicz, laquelle régna durant deux cent douze ans. Le dernier de la race, Douchane, régnait sur le territoire depuis la mer Adriatique jusqu'à la mer Noire; et sous son sceptre, se trouvaient réunis tous les peuples slaves de la Turquie de nos jours, de même que ceux de la Transylvanie, de la Sirmie et de la Slavonie, qui sont à présent sous la domination autrichienne. Il publia un code régulier. Une séparation momentanée entre l'église de la Servie et celle de Byzance avait eu lieu sous son règne.

A Tavarosz, les Serviens se défendirent vaillamment contre la pression des Mahométans. Mais ils furent complètement défaits en 1389 à Kossovo par le sultan Amurat qui y perdit la vie, ainsi que leur roi Eléazar, et la fleur de leurs guerriers.

Après une seconde bataille perdue de nouveau à Kossovo, sous Brankowicz, les Turcs occupèrent finalement la Servie en 1459, mais elle s'est relevée

de nos jours avec une grande énergie pour jouer un rôle important sur lequel nous aurons à revenir dans la suite.

La *Bosnie,* appartenant à la Servie, dont elle était tributaire, devint indépendante après la défaite de Kossovo, sous la protection des Hongrois et des Turcs. Sept chefs la gouvernèrent. En 1526, après la bataille de Mohacz, les Musulmans la réduisirent sous leur joug.

Le grand désastre de Kossovo fut le chant du cygne pour les nationalités slaves du Midi. L'élite de leurs défenseurs se trouva immolée ou forcée à l'émigration. L'indépendance de ces états slaves, entamée déjà par les Magyars, s'efface tout-à-fait. L'enthousiasme fougueux des Turcs les absorbait d'un côté, l'atmosphère corrompue du Bas-Empire les énervait de l'autre. Deux petits peuples, pourtant, se firent remarquer encore même à cette époque par une bravoure inouïe et une persévérance extraordinaire. Un d'entre eux a conservé son indépendance restreinte jusqu'au moment actuel.

Le premier de ces peuples, les *Albanais*, qui habitent, de nos jours, l'ancien Epire, faisaient

jusqu'en 1360 partie intégrante de la Servie. Après Kossovo, les Albanais du Sud se soumirent aux Turcs avec leur ville principale de Janina, mais ceux du Nord se maintinrent indépendants, gouvernés par la famille de Balsza. La famille Kastriot, qui paya un tribut à Amurat II, succéda aux Balsza. Skanderbeg, fils de Jean Kastriot, commence vers 1443 une lutte ardente contre les Turcs, qui dura dès lors jusqu'à sa mort, arrivée en 1464. Pendant ces vingt-trois ans, il avait défait vingt-trois armées turques, commandées par des guerriers, comme Amurat II, et Mahomet II, et l'on dit que pendant cet espace de temps, neuf cent mille Mahométans se sont rués en vain sur ce petit peuple, qui ne put jamais leur opposer plus de vingt mille combattants à la fois; après la mort de Skanderbeg, le charme se rompit, leur capitale Scodra fut prise, et l'Albanie se trouva conquise en 1479.

Le second des peuples dont nous parlons est celui des *Monténégrins*, que nous voyons indépendant encore de nos jours. Placé entre l'Albanie, la Bosnie, et la Herzegovine; l'Albanie des Kastriot ayant

cessé d'exister, ce petit peuple s'organisa sous le règne de la famille Czernowicz, et soutint sans discontinuer une lutte séculaire contre les Turcs, pour conserver l'indépendance à son pays montagneux. Le prince George remit en 1516 le gouvernement de ce pays entre les mains du metropolite de Cettynie, qui prend le titre de Wladyka, et a le droit de nommer son successeur.

Les Monténégrins furent laissés comparativement tranquilles pendant le cours du seizième et du dix-septième siècles ; mais en 1798, Ali-Pacha de Janina, les ayant attaqués à la tête de soixante-dix mille hommes, le Wladyka Pétrowicz le battit complètement en lui tuant vingt-six mille hommes.

L'indépendance du Monténegro fut depuis assurée et garantie par la Russie.

Slaves de l'Occident.

LES WENDES.

Les Slaves occidentaux ont occupés dans les premiers siècles de l'ère chrétienne les rivages de la mer du Nord, depuis l'Eider jusqu'à la Vistule. Ils habitaient le pays entre la Saale, l'Elbe et l'Oder, jusqu'à la Moravie et le Haut-Danube. Parmi leurs nombreuses peuplades, les *Obotrites*, les *Sorabes* ou *Serbes* du nord, les *Poméraniens*, les *Luzaciens* et les *Wilses* étaient les plus importantes. Plus au sud se trouvaient les *Carinthiens*, les *Styriens* et les *Carnioliens*. Les chroniques du

sixième siècle les désignent sous le nom général de *Wendes*. Les Sorabes et les Obotrites étaient les plus puissants. Les derniers envoyèrent une armée de plus de cent mille hommes au secours de Pépin-le-Bref. Leur chef Drazko combattit à la tête de quatre-vingt mille hommes les Luzaciens, alliés de Charlemagne, qui faisait alors une guerre d'extermination aux Saxons. Les Francs profitèrent des luttes intestines de ces peuplades pour occuper en 806 le pays des Sorabes. Ils y construisirent les forteresses de Magdebourg et de Halle. Les Wilses furent également soumis; mais Sorabes et Wilses repoussèrent également les Germains après la mort de Charlemagne, et au neuvième siècle, Swiatopelk, le grand roi des Moraves, réunit tous ces Wendes dans un seul royaume slave.

Après lui, les Wendes du sud, les Styriens, les Carinthiens et les Carnioliens se détachèrent de leurs frères du nord, et furent gouvernés par des margraves, au nom de l'empereur. Ceux du nord s'entreséparèrent de nouveau et tombèrent ainsi très-facilement sous le joug des empereurs allemands, Louis-le-Débonnaire et Henri-l'Oiseleur.

Le christianisme fut introduit chez les Wendes par les Germains; des archevêchés furent érigés à Halle, Magdebourg et Hambourg. Mais les Slaves s'opposaient principalement à la religion chrétienne, parce qu'ils la considéraient comme un moyen de leur asservissement; aussi les Obotrites tuèrent-ils un de leurs chefs qui s'était fait baptiser, et qui avait reçu l'investiture de l'empereur, et depuis ce temps-là ils eurent toujours deux princes, dont un païen. Krok régnait dans l'île de Rugen; dans le grand temple de cette île se concentrait tout le culte idolâtre des Slaves. Krok fut proclamé roi de tous les Wendes depuis l'Oder jusqu'à la Vistule, mais le chef chrétien Gottschalk le tua et s'empara de son royaume. L'empereur Othon étendit sa domination sur toutes ces peuplades. Les Obotrites, sous un des fils de Gottschalk, se mirent à la tête des Slaves occidentaux, et c'est à Lubeck qu'ils le proclamèrent roi de Slavonie. Mais la puissance germanique n'accorda pas une longue durée à ce royaume. Placé sous la surveillance des margraves de Brandebourg, Niklot, un de leurs deux rois, qui avaient de nouveau passé au

paganisme, périt en combattant le duc de Saxe et le margrave. L'autre, Przybyslas, devint chrétien et fut fondateur du duché de Meklenbourg et de la famille régnante de ce nom.

Au douzième siècle, le royaume de Slavonie et de Wandalie, qui s'étendait depuis l'Eider jusqu'à la Vistule, fut entièrement dissous, après la mort de Krok-Swentibor en 1168. Les Allemands subjuguèrent ces pays. La Poméranie en fut détachée par Boleslas Bouche-Torse et réunie à la Pologne, Mais tous les Slaves de l'Elbe, de la Saale, aussi bien que les Wendes du midi, devinrent sujets germaniques et subirent depuis ce temps une dénationalisation si complète, que sur ces vastes territoires on compte à peine de nos jours deux cent mille descendants de leurs anciens possesseurs. Les guerres continuelles que les Wendes se faisaient, la lutte du paganisme avec le christianisme, et les résistances contre l'envahissement germanique, voilà ce qui constitue l'histoire de ces peuples ; voilà ce qui empêcha leur développement politique, malgré qu'ils aient compté une existence de cinq siècles.

LES BOHÈMES OU TCHEQUES.

Dans le même temps où les Sorabes envahissaient la Misnie et la Luzace, les *Bohêmes* ou *Tcheques* occupaient le pays des *Boï*, la Moravie et une partie de la Silésie jusqu'aux Karpathes.

La légende prétend que leur chef, nommé Tchech, était le frère de Lech, le premier chef des Polonais, et de Russ, qui conduisit les autres populations slaves vers le nord. Libussa, une enchanteresse, devint reine des Bohêmes ou Tcnèques et leur législatrice. Selon les vœux du peuple elle épousa un cultivateur, Przemyslas. Un cheval lancé s'était arrêté dans sa course devant lui, au milieu d'un

champ labouré, et c'est ainsi que le sort l'avait désigné pour roi futur.

Une guerre d'amazones, conduites par Vlasta, désole le pays des Bohêmes. Ils payaient à Charlemagne un tribut de cinquante marcs d'argent et lui donnaient cent cinquante bœufs en signe d'hommage ; aussi la Bohême fut-elle toujours considérée comme un des fiefs de l'empire, et malgré tous ses désirs d'émancipation, l'histoire entière de ce pays se ressent du poids de ces relations. Partie intégrante du grand royaume des Moraves, les Bohêmes passèrent après sa dissolution sous l'influence des Germains, influence qui, à peu d'interruption près, ne discontinua plus jusqu'à leur incorporation définitive à l'Autriche.

Wenceslas, premier duc de Bohême, ayant été assassiné par Boleslas Ier, son frère, c'est déjà en 950 que nous voyons l'empereur Othon Ier subjuguer toute la Bohême pour venger la mort de son vassal et protéger la religion chrétienne récemment introduite.

A la bataille de Lech où les Madgyars furent vaincus, les Bohêmes formaient l'arrière-ban de l'ar-

mée impériale. Au commencement du onzième siècle, Boleslas de Pologne envahissait la Silésie, la Moravie, et traversant la Bohême repoussait les margraves impériaux institués par Henri II sur la Luzace et la Misnie. Par la paix de Budiszyn, en 1018, une partie de ces conquêtes, comme la Moravie et la Silésie, furent détachées de la Bohême, et ce n'est que sous le faible Miecislas II, en 1025, que la Moravie revint de nouveau à la Bohême.

En 1198, Ottocar Ier reçoit le titre de roi. De ses deux fils, Wenceslas lui succède, Przymyslas fut nommé comte de Moravie. L'armée qu'il rassembla auprès de Glatz décida les Mongols, déjà fortement ébranlés par leur victoire de Liegnitz, à rebrousser chemin. Ottocar II, qui, par son mariage avec Marguerite d'Autriche, venait d'acquérir l'Autriche, la Styrie et la Carniole, étendit vers 1275 la puissance de la Bohême depuis la Basse-Elbe jusqu'à l'Adriatique. Des quatre électeurs séculaires de l'empire, parmi lesquels le roi de Bohême comptait, Ottocar était le plus puissant. N'acceptant pas la couronne d'Allemagne, il refusa l'hommage fédéral et voulut détacher entièrement la Bo-

hême de l'Allemagne, mais il rencontra un rude adversaire dans Rudolphe de Habsbourg.

Avec le fils d'Ottocar Wenceslas IV, appelé en 1300 au trône de Pologne après une déchéance de Ladislas-le-Bref; et avec son petit-fils tué à Olmütz en 1406, la dynastie des princes Wendo-Bohêmes s'éteignit, et les États de Bohême élurent pour roi Ruodolphe d'Autriche, qui, après un court règne, meurt aussi sans postérité. Lui et son successeur, le margrave de Carinthie, furent choisis comme alliés à la maison royale qui venait de s'éteindre. Après eux succède la maison de Luxembourg qui compta un roi et trois empereurs régnant en même temps sur la Bohême. Cette couronne leur donnait plus d'importance que la dignité impériale, à cause des ressources que leur offrait ce pays. Ils les employèrent d'autre part, il faut le dire, à agrandir ce royaume et à y répandre la culture des sciences. Sous Jean, fils de l'empereur Henri VII, une partie de la Silésie et la Luzace furent ajoutées au royaume. Il périt à la bataille de Crécy en 1346, où il était allé comme allié du

roi de France. Ses trois successeurs furent tous les trois empereurs d'Allemagne.

La diète tenue à Nuremberg, en 1356, sous Charles IV, incorpore au royaume de Bohême toute la Silésie qui s'était détachée de la Pologne, de même que la Luzace et la Moravie. L'université de Prague fut fondée en 1360. C'est de cette université que sortit la discussion religieuse qui devait embrâser et ébranler toute la Bohême et l'Allemagne.

Jean Huss, curé de l'église de Bethléem, à Prague, s'était mis à expliquer les doctrines de Wiecleff, il fut assisté dans ses prédications par Hiéronime Fulfisz. L'archevêque Zbinko les excommunia. Alors une partie de l'université, composée de Bohêmes prend fait et cause pour eux, en opposition de l'autre composée d'Allemands et qui défend les doctrines canoniques. La querelle religieuse prend une couleur toute nationale. Les deux réformateurs munis d'un sauf-conduit de l'empereur Sigismond se rendent au concile de Constance afin d'y défendre leur doctrine. On sait qu'au mépris de la parole impériale, ils y furent condamnés comme hérétiques et brûlés en 1418. A cette nou-

velle, un mouvement général éclate parmi leurs partisans en Bohême. Les Hussites, sous la conduite du prêtre Koranda, de Hussenitz et de Jean de Trocznow, appelé Zyska, se fortifient à un endroit nommé Tabor, d'où leur vient le nom historique de Taborites. Les États de Bohême se joignirent aux révoltés en 1419.

Les deux Prokop continuèrent l'œuvre de Zyska, les troupes allemandes conduites par le légat apostolique furent dispersées à Aussig, en 1426. Les Hussites portèrent alors leurs dévastations jusqu'au cœur de l'Allemagne, et le concile de Bâle se vit obligé, en 1433, de leur accorder les quatre points qu'ils demandaient et qui sont connus dans l'histoire sous le nom des « *Compactata.* » Les Taborites, comme les plus exaltés parmi les sectateurs, mécontents des *Compactata*, se séparèrent des Utraquistes plus satisfaits de ces concessions. Une lutte s'en suivit et les Taborites furent défaits dans une bataille meurtrière qui eut lieu à Bœmishbrod en 1434, et, ou tous leurs chefs succombèrent. Cette lutte qui venait de cesser avait le double caractère de guerre religieuse et de guerre nationale. Elle

fut non-seulement dirigée contre les couvents, dont on détruisit quinze cents, mais aussi contre l'influence allemande.

Le but des Zyska, des Prokop, fut la réforme religieuse et en même temps l'éloignement de la maison régnante avec ses partisans. Après vingt ans d'une guerre acharnée, une pacification eut lieu à Iglau, Sigismond put enfin occuper tranquillement le trône, et en lui s'éteignit, en 1434, la maison de Luxembourg.

L'archiduc d'Autriche, son gendre, fut appelé à lui succéder en 1438 ; après sa mort subite une régence du royaume fut confiée à George Podiebrad pendant la minorité de son fils posthume Ladislas ; et après la mort prématurée de celui-ci, le régent, qui s'était fait connaître par des qualités remarquables, devint roi en 1464. Ici encore la jalousie des empereurs ne permit pas que la Bohême qu'ils considéraient toujours comme leur fief, arriva à une dynastie nationale et une complète indépendance. Podiebrad était utraquiste et éminemment tolérant en matière religieuse.

La cour de Rome l'excomunia pour ces senti-

ments et déclara le trône de Bohême vacant. Mais telle était la considération dont jouissait Podiebrad, que nul compétiteur ne se présenta pour lui disputer le trône, jusqu'à ce que Mathias Corvinus, son propre gendre, eut ce triste courage. Afin d'empêcher des prétentions qui auraient pu nuire à la Bohême, Podiebrad fixa la succession de la couronne, au détriment de ses deux fils, sur Ladislas Jagellonien, fils du roi de Pologne. La mémoire de son règne de vingt-huit ans est bénie par les Bohêmes.

Ladislas de Pologne, se trouva à son avènement, en 1470, en face d'un compétiteur dans la personne de Mathias de Hongrie, mais ils finirent par s'arranger de sorte que le titre de roi de Bohême serait porté par tous les deux et que le survivant réunirait les deux couronnes.

Après la mort de Mathias, en 1490, Ladislas devint par conséquent roi de Hongrie, son fils Louis, lui succéda et périt en 1256, à la malheureuse bataille de Mohatz contre les Turcs. L'archiduc Ferdinand d'Autriche, auquel la succession de la Bohême et de la Hongrie avait été assurée par le

traité de Presbourg en 1491, occupa dès lors les deux pays. Jean Zapolia lui disputa le trône, mais ils convinrent en 1536 de porter tous les deux le titre de roi. Deux ans plus tard, la Bohême et la Hongrie furent définitivement réunies à l'Autriche ; de sorte que les Bohêmes, les Moraviens, les Silésiens et tous les autres peuples slaves que les Hongrois avaient subjugués, comme les Croates, se trouvèrent placés sous le sceptre des archiducs.

Slaves du Nord.

LES RUSSIENS.

Malgré les différences notables qui existent entre les Russiens et les Russes, on les confond ordinairement et très à tort. Les Russiens existaient depuis longtemps politiquement organisés, soit comme monarchie, soit comme villes libres, quand Moscou, la capitale des Russes ou Moscovites, n'était pas encore bâtie. Tous ces pays, en effet, qui apparaissent plus tard comme grand-duchés de Wlodimir et de Moscou, étaient auparavant habités par des peuplades finnoises, et lorsque ces nou-

eaux états se constituèrent d'éléments pour la plupart étrangers aux Russiens, ils différaient essentiellement de ceux-ci et par la langue et par les habitudes, et par la forme du gouvernement.

C'est cependant sur des relations qui ont existées il y a des siècles, et dont les Moscovites se sont le plus éloignés eux-mêmes, qu'on les a vus plus tard baser le droit de leurs princes au titre de tzar des Russies et à la domination sur tous les Russiens appelés par eux Russes.

De temps immémorial des populations slaves ont habité entre les Karpathes et le haut Dnieper ; au sixième siècle leur organisation était communale. A côté des anciens, qui gouvernaient le village ou la ville, il y avait une assemblée de tous « *Wetche*, » qui exerçait le pouvoir suprême.

Dans le huitième siècle, les Russiens s'étendirent rapidement jusqu'au lac Ladoga et à la rivière Wolga ; on voyait déjà chez eux des villes importantes tels que Kiow, Smolensk et plus loin Polotsk et Novogorod.

A cause des dissensions intérieures et pour se défendre contre les incursions dévastatrices des

peuples voisins, Gostymyl l'ancien, appela à Novogorod une tribu de Normands, les Varègues. Ils arrivèrent comme alliés, mais leur rôle changea bientôt en celui de dominateurs. Les frères Truvor, Oskold et Rurik étaient leurs chefs, et c'est d'eux que descendirent les princes et les nobles qui ont depuis gouverné les Russiens, adoptant la langue et les mœurs de leurs sujets, laissant intactes leurs anciennes institutions communales, bref, faisant avec le peuple soumis la fusion la plus complète. Leur capitale était d'abord Novogorod, puis Pereislaw, enfin Kiow. Le petit-fils de Rurik, Swiatoslaw règnait sur le pays depuis le San et le Bug, jusqu'à la mer du Nord ; en 981 les Varègues continuèrent à arriver sous lui, comme sous Vlodimir-le-Grand, qui exerça son empire sur toutes ces contrées jusqu'en 1015.

En 988 il avait introduit le christianisme selon le rit grec dans ses états ; une hiérarchie ecclésiastique, avec de grands privilèges, y fut instituée.

Swiatopelk, après avoir assassiné les fils de Wlodimir-le-Grand, occupa le trône de Kiow. Chassé par leur vengeur Jaroslaw, il fut ramené à Kiow

en 1018 par Boleslas-le-Grand, roi de Pologne. Ce Jaroslaw fut le dernier grand-duc qui règna seul sur tous les Russiens.

Des nouvelles tribus varègues arrivèrent, mais c'était déjà pour la dernière fois. Jaroslaw donna à la ville de Novogorod, en 1030, une sorte de Code recueil de toutes les lois russiennes existantes; c'est là le monument connu sous le nom : « *La vérité Russienne,* » et qui devint peu à peu obligatoire dans tous ces pays.

Avec Jaroslaw finissent les temps prospères pour les contrées russiennes. Il partagea ses états entre ses fils, instituant le grand-duc de Kiow comme chef de tous ces princes apanagés. Mais ces derniers se déclarèrent petit à petit indépendants et considérèrent leurs duchés comme des principautés héréditaires; le morcellement de ces petits états augmenta, et il y eut un temps, où l'on en comptait jusqu'à soixante-douze.

La succession, parmi les princes russiens, ne se transmettait d'ailleurs pas au fils aîné, mais au frère du duc décédé. De là une infinité de querelles et de guerres entre les Knezes ou princes,

aussi bien qu'entre eux et le grand-duc, et c'était le peuple qui souffrait le plus de ses luttes armées continuelles.

Iraslaw, fils de Jaroslaw, invoqua le secours du roi de Pologne Boleslas-le-Hardi, qui le replaça sur le trône de Kiow en 1069 ; d'où le peuple, dirigé par le duc de Polotsk, l'avait expulsé.

Les États des princes russiens contenaient alors un territoire de deux cent vingt lieues en longueur et en largeur, habité par une seule nation, qui parlait la même langue. Ce pays avait un grand nombre de villes et de villages, et les populations y professaient la même religion, vivant dans une harmonie fraternelle. Malheureusement les knezes, descendants de Rurik, troublèrent cet état de choses par leurs guerres continuelles. Stopelk, le grand-duc, espérait ramener la paix en convoquant en une grande assemblée de knezes et d'évêques en 1096. Les griefs communs y furent redressés, mais à peine l'assemblée se fut-elle séparée, que les luttes armées recommencèrent de nouveau. La suprématie des grands-ducs de Kiow se trouvait bientôt n'être plus que nominale.

Les ducs de Polotsk s'emparèrent de Halitz, de Czernichow, et de Smolensk.

Après la mort de Stopelk, en 1114, le peuple révolté de Kiow, appela Wlodimir-le-Monomaque au trône des grands-ducs. Quoique descendant d'une branche cadette, il fut préféré comme étant le petit-fils de l'empereur de Bysance Constantin, car l'influence byzantine s'était déjà beaucoup répandue parmi les Russiens. Ce prince réussit à calmer les passions en rétablissant la paix, et sa renommée fut si grande, que l'empereur Alexis Commène lui envoya en 1120 la couronne de son grand-père Constantin.

Le patriarche d'Éphèse, se trouvant vers le même temps à Kiow avec plusieurs évêques grecs, Wlodimir y fut couronné par eux, tzar des Russiens, titre qui fut pris plus tard par les grands ducs de Moscou, et servit de prétexte à leurs prétentions de dominer tous les peuples d'une même origine.

Après la mort de Monomaque, une lutte interminable éclata entre les successeurs de Jaroslaw-le-Grand; pendant seize ans ils se disputèrent le siège grand-ducal et c'étaient les descendants d'Izas-

law, de la branche aînée, qui y mettaient le plus d'acharnement.

La dissolution de l'empire se manifesta bientôt par la création d'un nouveau grand-duché, sur le haut Volga, à Wlodimir sur la Klazma et à Souzdale. Ce fut le duc George Dolgorouki (*Longue-main*), qui le fonda sur un territoire finnois occupé par les Russiens dans le huitième siècle. Comme ils s'y trouvèrent clair semés, le fondateur appela toutes sortes d'éléments hétérogènes dans son empire. Finnois, Ugres, Boulgares d'Oural formèrent le noyau de cette nouvelle puissance.

La ville de Moscou fut fondée en 1147, et c'est là que se trouve dès lors le berceau de cette nation qui occupe aujourd'hui un si haut rang dans le monde politique. Elle devint bientôt distincte des autres peuples russiens. Son créateur, George-Longue-main ne manqua pas cependant d'occuper le siège de grand-duc à Kiow, dès qu'il y fut appelé par droit d'ancienneté.

Après sa mort, arrivée en 1157, son fils, Bogolubski, dévasta Kiow, cette ville aux quatre cents églises, et aux trésors innombrables; par deux fois

les Polowtsc la saccagèrent aussi en 1212, et depuis ce temps, la grandeur de cette cité ne se releva plus.

Dans ces temps, un descendant des Rurik, Mscislaw-Mscislawiez, sauva les Russiens d'une désorganisation complète. Il n'était pas Knèze, mais seulement propriétaire de vastes terres auprès de Smolensk. Son patriotisme lui donna la force de rétablir d'abord les successeurs de Monomaque sur le trône chancelant de Kiow, puis de refouler les envahissements des grands ducs de Wlodimir sur Klazma, et de secourir Novogorod-la-Grande, inquiétée par Bogolubski.

Il apaisa plus tard les disputes survenues dans les principautés russiennes de Halicz. Par ces efforts enfin le repos fut rétabli un moment dans sa patrie. Mais cet état de choses disparut bien vite devant l'invasion des Mongols. Mscislaw-Mscislawicz, quitta Novogorod et marcha contre eux à la tête des Russiens. Mais vaincu dans la grande bataille de la Kalka, en 1224, il y perdit la vie, de même que le grand duc de Kiow. L'unité russienne périt sur ce champ de bataille avec son meilleur défenseur.

Batu, chef des Mongols, soumet Wlodimir sur Klazma, en 1237, et sa course victorieuse ne s'arrêta plus que devant Novogorod. Le ville de Kiow, dont le nouveau grand duc s'était enfui en Hongrie, fut prise après un long siége, pillée et ruinée de fond en comble. En 1239 et 1240, Batu envahit la Russie-rouge et Halicz.

Tous les princes russiens se virent alors obligés de payer un tribut et de chercher leur investiture à la grande horde des Tartares. Le grand duché de Wlodimir resta ainsi pendant deux cents ans leur tributaire.

Avec la destruction de Kiow, siége du grand duc et du métropolite de l'église russienne, le grand état des Russiens cessa d'exister. L'élément tartare se mêla à l'élément russien dans le grand duché de Wlodimir, qui, au bout de quelque temps, prit le titre de grand duché de Moscou avec une église métropolitaine distincte de celle qui existait à Kiow. Des décombres de la grande puissance russienne sortit le grand duché de Halicz, fondé en 1246 par Daniel Romanowicz, de la branche-aînée de Monomaque. Une partie des principautés rus-

siennes, ainsi que Kiow, fut réunie à ce duché primitif de la Russie-rouge qui s'étendait depuis le Danube jusqu'à la Bérésina; mais pendant les guerres continuelles avec les Tartares, une partie de ces possessions passa aux Lithuaniens, de manière que son fils Léon se trouva de nouveau ne plus régner que sur Halicz seul.

Les liens de famille des successeurs de Daniel avec la Pologne amenèrent, sous Casimir-le-Grand, en 1346, la réunion de la Russie-rouge et de Halicz à ce royaume, et les populations de ce pays restèrent désormais unies aux Polonais jusqu'à nos jours; leur langue russienne, d'ailleurs, se confondit presque avec la langue polonaise, et après l'union religieuse, qui eut lieu à Florence en 1439, la fusion politique de ces pays devint tout-à-fait intime.

Les autres principautés russiennes indépendantes, comme Polotsk, Witebsk, Smolensk, Czernichow, se trouvèrent réunies à la Lithuanie sous Mendog.

Nous devons nous arrêter ici un instant sur l'histoire de ce dernier pays, qui bientôt lia ses destinées à celles de la Pologne.

Les Lithuaniens et les Samogitiens, qui appartiennent à une race non Slave d'origine Lettone, habitaient les forêts situées entre le pays des Prussiens et des Kourons, auprès du Niemen et de la mer Baltique. Montés sur leurs petits chevaux, ils se montrèrent pour la première fois aux nations voisines, vers l'année 1183. Ils étaient gouvernés par des chefs appelés Loudimas ou Kunigas. Un de ces chefs, Ringold, occupa Polotsk en 1235. Mindove fut le premier qui organisa leur État. Il prit le titre de grand duc, et fut baptisé et couronné à Novogrodek en 1256. Mais sa conversion au christianisme ne lui ayant pas procuré les avantages qu'il s'en était promis, il retonrna de nouveau au paganisme. Sous Witènes, et principalement sous Gedimin les Lithuaniens s'emparèrent d'une grande partie des pays russiens, Pinsk, Sluck, la Volhynie et Kiow, subirent leur domination, soit par droit de conquête, soit par suite d'alliances princières. Gedimin prit le titre de grand duc de Lithuanie et des Russiens : Olgierd, son fils, combattit avec succès les chevaliers Teutoniques et Porte Glaives, les Moscovites, les Tartares et les

Polonais. Vers la fin de son règne, ses États s'étendirent, de la Crimée d'aujourd'hui, jusqu'à la Baltique, de la Pologne jusqu'à la Moscovie. Il exerçait même une sorte de protectorat sur les républiques de Pskow et de Novogorod, de sorte que la majorité des anciennes possessions russiennes, se trouvaient réunies sous sa domination. Les Russiens soumis à la Lithuanie, avaient depuis 1404 un chef spirituel dans le métropolite de Nowogrodek, indépendant de celui qui résidait à Moscou; et telle était dans ce grand État l'influence de l'élément russien, qu'il absorbait en grande partie l'élément lithuanien; on le voit constamment grandir sous Gedimin, Olgierd et Witold, et presque remplacer vers 1456 les mœurs, les lois, et la langue du peuple conquérant.

Le grand duc Ladislas Jagellon, ayant épousé en 1386, Hedwige, reine de Pologne, devint par là, roi de ce dernier pays, et depuis cette époque, la Lithuanie et la Pologne furent gouvernés par le même souverain, seulement avec des constitutions et une administration séparée. Les codes ainsi que les priviléges publiés et accordés en Lithuanie par

Jagellon et ses successeurs, furent toujours rédigés en langue russienne, comme langue dominante, et ce ne fut qu'après l'union définitive des deux pays consommée en 1569 à Lublin, sous le règne de Sigismond Auguste, que les diètes et la législation leur devinrent communes.

A partir de cette époque, l'élément lithuanien et l'élément russien se sont peu à peu effacés devant la culture et les lumières des Polonais. La fusion devint encore plus complète par l'union de l'église grecque à l'église romaine, et Lithuaniens et Russiens devenus Polonais de leur plein gré, ont persévéré depuis dans leur fidélité envers une patrie commune et dans sa défense contre ses ennemis.

Une autre fraction des états russiens se composait des républiques de Pskow et de Novogorod situées dans le Nord près la Baltique.

Leur position géographique les avait mis bientôt en contact avec les nations commerçantes qui fréquentaient cette mer. En 1240, l'union hanséatique se trouvait étroitement liée avec ces deux villes. La richesse augmenta leur attachement à

leurs libertés traditionnelles. L'influence du grand duc de Kiow n'y était que nominale, et l'invasion des Mongols s'arrêta devant leurs murs. Depuis la chute de Kiow, elles se donnèrent des chefs, dont le pouvoir n'était que très-restreint. Leur nom même l'indique, car on les appelait Gaspodyn, ce qui veut dire hôte.

Les affaires importantes étaient examinées et décidées dans des assemblées générales. La grande cloche y appelait tous les citoyens.

Ces assemblées se tenaient sur la grande place.

Novogorod choisit les princes de Wlodimir pour ses chefs. Mécontent d'eux, il appela à leur place, Olgierd, qui leur envoya son fils, Lingweno. Après avoir soutenu des guerres heureuses contre les Suédois, Novogorod vit les grands ducs de Moscou renouveler des prétentions de domination à son égard. Cette ville appela en 1471 Ladislas le Jagellonien à son secours, mais elle finit par être subjuguée par Jvan-le-Terrible en 1479, après avoir été pendant six siècles, riche, forte et libre. Depuis 1360 elle était l'entrepôt général du commerce des villes hanséatiques avec l'Asie; et un proverbe

disait : « *Qui pourrait résister à Dieu et à Novogorod la grande !* »

Tombée sous les coups du despotisme, cette cité, qui comptait ses habitants par centaines de mille au quinzième siècle, n'en a plus que huit mille aujourd'hui ; on voit encore sur un espace de deux lieues les ruines de plus de soixante églises qu'elle contenait jadis, séparées par des broussailles touffues, ou des terrains incultes.

Pskow, partagea bientôt le sort de sa sœur aînée. Dowmund, fils de Mendog, en était suzerain de 1266 à 1297. Olgierd la défendit contre les Allemands, en y envoyant son fils en 1349 ; mais le peuple turbulent se détacha de ces princes de Lithuanie, ainsi que de Novogorod, et accepta le patronage du grand duc de Moscou ; aussi Jvan-le-Terrible réunit-il Pskow, dès 1511, à ses États.

L'indépendance de cette ville n'avait duré que deux cents ans. Elle comptait à cette époque cent mille habitants ; aujourd'hui elle n'en a pas dix mille ; ses soixante églises sont en ruines.

LES POLONAIS.

Les plus anciennes légendes des annales polonaises sont pleines de charme et de poésie.

Le premier chef des Polonais, Lech, bâtit la ville de Gnesne à l'endroit où il avait découvert un nid d'aigles blancs.

Un autre chef, Krakus, tue un dragon qui dévastait les bords de la Vistule, et construit au-dessus de son antre le château de Cracovie sur le mont Wawel, cette résidence célèbre de glorieux souverains.

Wanda, sa fille ou sœur, pour éloigner de sa patrie un grand danger, sacrifie sa vie en se jetant dans les flots de la Vistule.

Popiel II, qui tue ses oncles afin de régner seul, est dévoré par des souris sortis des cadavres de ses victimes ; à sa mort succèdent une anarchie effroyable, à laquelle les Polonais mettent fin, en choisissant pour leur prince un cultivateur honnête nommé Piast, dont les descendants régnèrent pendant plusieurs siècles. Son arrière petit-fils, Mieceslas reçoit le baptême avec tout son peuple du temps de l'apostolat de Saint Wenceslas de Prague, en 965. Ici commence l'histoire positive et écrite de la Pologne. Au commencement du onzième siècle, Boleslas Ier, étend sa puissance depuis les Karpathes et le Dniester jusqu'à l'Oder, l'Elbe, et la mer Baltique. En l'an 1000, l'empereur Othon III, le couronne roi de Pologne. C'était alors à côté des états russiens la plus grande monarchie slave existante.

Boleslas était célèbre par ses victoires sur les Bohêmes, les Allemands et les Russiens, dont la capitale, Kiow, tomba même entre ses mains ; par,

ses talents d'organisateur surtout il a mérité de la postérité le titre de grand.

Boleslas II, ou le Hardi, décide les querelles de succession entre les descendants du grand duc russien Jaroslaw; il occupe de nouveau Kiow, et la Russie Rouge se trouve au nombre de ses conquêtes.

Son petit-fils, Boleslas III, Bouche-Torse, soumet définitivement les Poméraniens, qui abandonnent le paganisme. Son royaume s'étendait jusqu'à l'île de Rügen dans le pays des Obotrites, mais cette dernière possession ne fut pas conservée par les polonais. Sous ces monarques guerriers la Pologne comptait plus de vingt millions d'habitants, elle conquit la Luzace, la Misnie, une partie de la Bohême et de la Moravie. Nous verrons la Pologne plus étendue encore sous le règne de la dynastie des Jagellons, mais alors elle se trouvera agrandie, non plus par les armes seules, mais par des alliances et des conquêtes pacifiques.

Boleslas III commit la grande faute de partager ses états entre ses quatre fils, qui portèrent le titre de ducs de Sandomir, de Grande Pologne, de Ma-

zovie et de Cuiavie. La Poméranie, la Silésie et la province de Cracovie constitua la quatrième part, qui devait donner à son possesseur le droit de suzeraineté sur les autres ducs; mais ces princes, ainsi que leurs successeurs, s'étant multiplié et ayant partagé de nouveau et sans fin leurs principautés, des guerres et une anarchie continuelle s'ensuivirent; cet état dura jusqu'à l'avènement de Ladislas-le-Bref, pendant une période de près de 170 ans.

Ce morcellement du pouvoir en Pologne, eut pour conséquence naturelle que les seigneurs y commencèrent à gagner de l'influence politique, les princes se trouvant obligés de recourir souvent à eux dans leurs guerres continuelles.

Les mêmes seigneurs abusèrent ensuite de leur pouvoir en s'appropriant les biens ecclésiastiques et la propriété des paysans.

Casimir-le-Juste, fils de Boleslas III, parvint à réunir plusieurs provinces et convoqua, en 1180, une assemblée d'évêques à Lenczyca pour y promulguer des lois qui qui remédieraient à ces abus. Les palatins et les castellans firent partie de cette

assemblée comme hauts fonctionnaires et c'était là le commencement d'un sénat, qui de l'aveu des princes, limita petit à petit leur pouvoir.

Une des conséquences de l'état de choses que nous venons de d'écrire, fut que les divers petits princes et seigneurs gaspillèrent souvent leurs terres, pour se procurer de l'argent; et c'est ainsi que celle de Lubusz, de Krosno et toutes celles de la Luzace se trouvèrent successivement engagées aux Brandebourgeois en 1227, et perdues à jamais pour la Pologne.

Conrad, duc de Mazovie, se sentant trop faible pour dompter les Prussiens payens, ses voisins, appelle contre eux les chevaliers Teutoniques, en 1228, et leur concède la terre de Culm en propriété. Ces chevaliers devinrent par la suite les ennemis les plus redoutables des Polonais.

Une avalanche de Tatars Mongols se précipita sur la Pologne, en 1240. Les Polonais de la Silésie les arrêtèrent enfin à Lignitz, où une bataille meurtrière fut livrée; le duc Henri y périt, mais les envahisseurs effrayés par la virilité de la résistance, s'arrêtèrent dans leur course, et ce fut ainsi

la Pologne qui s'opposa efficacement à leur marche vers l'Europe centrale, quoique elle ne put empêcher leurs incursions réitérées sur ses propres domaines, morcelée qu'elle se trouvait en petites principautés, ne se soutenant pas assez entre elles. Cet état de guerres et de dissensions perpétuelles commence à prendre fin sous Ladislas-le-Bref, en 1306. Deux fois chassé du trône, ce prince finit cependant par asseoir solidement son pouvoir, et quoique au milieu de grands troubles, à rétablir pourtant l'ordre et l'unité dans son pays. Les Silésiens se détachèrent à cette époque de la Pologne en se soumettant à la Bohême, une partie de la grande Pologne ne voulut pas le reconnaître, et se donna au duc de Glogau, mais malgré toutes ses difficultés, Ladislas se trouva couronné roi de Pologne, en 1319 à Cracovie, et l'aigle blanc sur fond rouge devint désormais l'écu national de son royaume. Les chevaliers Teutoniques ayant antérieurement occupé la Poméranie, Ladislas conclut une alliance offensive et défensive contre eux, avec Gedimin grand duc de Lithuanie, en 1325. — En 1331 il les défit à Polovce; vingt mille des leurs restèrent sur le

champ de bataille. — La même année il convoqua une diète générale de la nation à Chenciny. Jusque là ce n'était qu'un certain nombre d'évêques et de grands seigneurs qui formaient les assemblées délibérantes en Pologne. Ladislas-le-Bref y appela aussi les propriétaires et les représentants des villes, afin de voter en une seule chambre les lois nécessaires et les impôts.

C'est depuis cette époque que date une ère de prospérité pour la Pologne, qui n'a plus discontinué jusqu'à l'extinction de la dynastie des Jagellons, durant à peu près 235 ans. Casimir-le-Grand, fils de Ladislas-le-Bref, fait la paix avec les chevaliers Teutoniques, qui rendent la Cuiavie, mais gardent une partie de la Poméranie. Le reste de ces possessions polonaises recouvrées prend désormais le nom de Prusse. N'ayant pas d'enfants, il fait agréer, dans une diète convoquée à Cracovie en 1339, comme futur roi de Pologne, son neveu Louis de Hongrie, et depuis ce temps la succession au trône subissait toujours cette confirmation jusqu'à l'extinction des Jagellons, après quoi la couronne devint tout-à-fait élective. A la mort de Bo-

leslas le mazovien, le duché de Halicz fut réuni à la Pologne en 1340, du consentement des seigneurs du pays. Lorsque Casimir maria sa nièce à l'empereur Charles IV, ses richesses et la prospérité de Cracovie, sa capitale, étonnèrent les hôtes illustres qui s'y rendirent. Un simple bourgeois, Wierzynek, reçut chez lui à cette occasion, cinq souverains : l'empereur, les rois de Hongrie, de Pologne, de Danemark et de Chypre, et les traita avec une magnificence inouïe.

Après la mort de Louis, roi de Pologne et de Hongrie, Hedvige, sa fille, lui succéda en 1384. Ladislas Jagellon, grand duc de Lithuanie et des terres russiennes, en obtenant sa main reçut le baptême ainsi que ses sujets, et fut couronné roi de Pologne. Par cette alliance le grand état lithuanien fondé par Gedimin et Olgierd se trouva étroitement uni à la Pologne, et quoique ces deux pays conservèrent encore à cette époque une sorte de séparation politique et administrative, ils formèrent néanmoins dès ce moment une puissance de premier ordre créée par des moyens pacifiques.

L'empereur Sigismond et les chevaliers Teuto-

niques, ennemis jurés de la Lithuanie, ne pouvaient voir cette réunion de bon œil, aussi déclarèrent-ils la guerre à Jagellon, mais vaincus à Grunwald en 1410, ils signèrent la paix à Mielna après une lutte prolongée. Malgré la jonction de la Lithuanie et de la Pologne, le roi Jagellon fut obligé de nommer son cousin Vitold, comme son représentant, pour le premier de ces pays, avec le titre de grand duc. A la diète de Horodlo où les représentants des deux nations se trouvèrent convoqués en 1413, la noblesse lithuanienne du rit romain reçut de lui les mêmes privilèges dont jouissait la noblesse polonaise, et celle-ci fit étendre de nouveau et confirmer ses prérogatives dans les diètes de Czerwinsk et de Warta. L'université de Cracovie, une des plus anciennes en Europe, date aussi de Ladislas Jagellon. Son fils Ladislas III, périt à Varna en combattant contre les Turcs. C'est sous son règne que se fit la réforme religieuse appelée « l'union, » par laquelle le métropolitain de Kiow reconnut la suprématie du pape au concile de Florence, conservant seulement à l'église russienne, de l'aveu de ce même concile, son

ancienne organisation et sa liturgie byzantine.

Les Russiens schismatiques de Pologne, à l'exception de ceux de l'Ukraine, embrassèrent cette union, et ce fut là un pas de plus vers leur fusion avec les polonais, dont la langue ne se distingue pas trop de la leur. Cela augmenta en même temps la distance qui les sépare des Moscovites schismatiques, dont l'idiome même s'était altéré sous la domination des Tatars. Par cette union, les nobles russiens acquirent aussi des droits égaux à la noblesse polonaise. Sous Casimir Jagellonien, d'autres provinces du partage de Boleslas III, comme la Poméranie et Dantzig, revinrent à la Pologne en 1454, leurs habitants invoquant la protection polonaise contre les chevaliers Teutoniques, avec lesquels une nouvelle guerre se termina par la paix de Thorn en 1466. Les chevaliers reconnurent la suzeraineté du roi de Pologne. A la diète de Korczyn en 1468, les diétines terrestres envoyèrent pour la première fois, des nonces réguliers, siégeant dès lors dans une chambre séparée du sénat et exerçant un pouvoir qui commence déjà à surpasser celui de la chambre haute. Les nobles li-

thuaniens qui ne jouissaient pas des mêmes droits, désiraient une réunion législative avec la Pologne, car chez eux les seigneurs, seuls, avaient le droit de siéger à la diète. La Lithuanie continuait d'ailleurs à être gouvernée séparément encore par des grands ducs qui, depuis Svidrygailo, étaient toujours des fils du roi de Pologne. En 1471, les Bohêmes demandent Ladislas, fils de Casimir, pour leur roi ; le même prince accepte aussi, plus tard, la couronne de Hongrie. Sous les fils de Casimir, Jean-Albert et Alexandre, le pouvoir des diète augmenta constamment.

Sigismond I[er] perd Smolénsk, que le rebelle Glinski livra aux Moscovites en 1514.

Les chevaliers Tentoniques ayant passé au protestantisme, le roi donna leurs possessions en fief à son neveu le margrave de Brandebourg, leur grand-maître, devenu ainsi premier duc de Prusse. L'hommage de ce vassal de la Pologne eut lieu publiquement à Cracovie en 1515.

Le dernier duc de Mazovie, de la maison de Piast, étant mort en 1526, ce duché séparé de la

Pologne depuis le règne de Boleslas, Bouche Torse, revint à la couronne.

Les dernières années du règne très-prospère de Sigismond Ier, furent troublées par des dissensions domestiques et les intrigues de la reine Bone, née Sforza.

Sigismond, Auguste, son fils, rétablit la paix, la reine Bone part pour l'Italie.

Dans la guerre avec les Moscovites à l'occasion des affaires de la Livonie, Polotsk fut perdu, mais une partie de la Livonie resta définitivement à la Pologne.

La Courlande et la Semigalle furent données en fief au dernier grand-maître des chevaliers Porte-Glaives, Ketler.

L'action législative des diètes polonaises devenait de plus en plus régulière et beaucoup d'abus finirent par être sévèrement redressés pendant le règne de Sigismond Auguste, qui après avoir renoncé à tous ces droits de pouvoir absolu en Lithuanie, amena en 1569 l'union définitive de ce pays avec la Pologne à Lublin.

Sigismond Auguste, mourut en 1572, et avec

lui s'éteignit la descendance directe des Jagellons.

Depuis la première diète générale convoquée à Chenciny, sous Ladislas-le-Bref en 1331, le pouvoir de ces assemblées ou plutôt celui de l'ordre équestre ne cessa de grandir.

Le droit de déclarer la guerre et de faire la paix et celui de disposer des biens nationaux et d'établir des impôts furent abandonnés successivement par les rois.

La Diète convoquée après la mort de Sigismond Auguste, pour procéder à une nouvelle élection, stipula de plus que les rois ne pourraient même se marier désormais ni envoyer des ambassadeurs sans son consentement et que les Diètes se tiendraient tous les deux ans.

Une commission permanente avait à veiller sur la conservation des droits de ces assemblées, qui devaient être jurés d'ailleurs par le roi avant son couronnement sous le nom de « *Pacta Conventa.* »

L'homogénéité de pouvoir gouvernemental étant rompue de la sorte, les suites politiques n'en purent qu'être désastreuses.

L'état intellectuel et matériel de la Pologne était

cependant arrivé alors à son apogée de prospérité. Les sciences et les arts y fleurissaient depuis Casimir-le-Grand. Sous Sigismond la langue polonaise avait déjà atteint un si haut dégré de perfection, qu'elle se répandait rapidement et sans contrainte en Lithuanie et parmi les Russiens.

Pendant que le reste de l'Europe se trouvait agité par des guerres religieuses, la liberté de conscience qui régnait en Pologne, y attira beaucoup d'étrangers éclairés, persécutés ailleurs pour leur opinions. L'université de Cracovie était le principal foyer de lumières.

Jean Ostrorog, Dlugosz, Ciolèk, le grand Kopernic, Hosius, Dantiscus, Orzechowski, Janicki, étaient les astres de cette époque, mais depuis Henri de Valois, qui fut le premier roi électif, jusqu'au dernier partage de la Pologne accompli en 1795, c'est-à-dire pendant les deux cent treize années suivantes, l'ancienne influence et prospérité de la Pologne commencèrent et continuèrent à décliner.

Etienne Batory, prince de Transylvanie, élu roi en 1575, fut un monarque remarquable. C'est lui

qui institua en Pologne et en Lithuanie des tribunaux supérieurs fixes et indépendants. Il organisa militairement sur les bords du Dnieper une milice éminemment guerrière, les Cosaques, qui descendaient des fuyards russiens ayant établi primitivement leurs habitations sur les rochers du fleuve même. Cette milice élisait son chef ou Hetman, et rendait les plûs grands services à la Pologne pour la garde de ses frontières contre les Moscovites et la Turquie.

Dans une guerre contre le Tzar, Jvan-le-Terrible, Batory et son généralissime Jean Zamoyski reprirent plusieurs places fortes sur les Moscovites, notamment Polotsk, assiégèrent Pskow, et se trouvaient au moment de menacer jusqu'à la capitale du Tzar, lorsque l'intervention des Jésuites gagnés par la ruse des Moscovites lui fit obtenir une paix dont il avait le plus grand besoin. Une mort prématurée empêcha Batory de réaliser beaucoup de bien dans les affaires intérieures du pays.

L'archiduc Maximilien, qui avait concouru déjà avec Batory, fut appelé au trône après sa mort par un des partis croyant pouvoir disposer de la cou-

ronne, mais Zamoyski l'ayant vaincu à Byczyna en Silésie, le fit prisonnier, après quoi l'autre candidat élu Sigismond III, fils du roi de Suède Jean Wasa et de Catherine Jagellon, monta sur le trône en 1587. Son oncle le duc de Sudermanie lui ayant ravi la couronne de Suède après la mort de son père Jean, une longue guerre s'en suivit entre la Suède et la Pologne, et ni les efforts de Zamoyski, ni la grande victoire de Kirchholm, gagnée en 1603, par l'illustre Chodkiewicz, ne l'amenèrent pas à un heureux résultat; les diètes n'accordaient pas assez de troupes au roi pour profiter de ses victoires et les Suédois finirent par garder la Livonie.

Le Code appelé *Statut de Lithuanie* fut de nouveau corrigé sous Sigismond et publié d'abord en langue russienne en 1588, puis en langue polonaise vingt-six ans après. Les provinces prussiennes eurent aussi leur législation à part.

Une nouvelle union de l'église grecque et latine eut lieu en 1595 sous l'influence des jésuites à Brzesc, mais elle éveilla bientôt une forte opposition parmi les Russiens.

Sous ce règne on vit des seigneurs commencer à

entreprendre des expéditions armées à leur propre compte. C'est ainsi que Zamoyski rétablit en 1595 la famille de Mohila sur le trône de Moldavie et que Mniszech et Wisniowiecki amenèrent le faux Dimitri à Moscou en 1605. Les Cosaques de leur côté luttèrent à volonté soit contre les Tartares, soit contre les Turcs, le roi enfin lui-même se trouva entraîné dans une guerre contre les Moscovites après que ceux-ci eurent tué le protégé des polonais Dimitri. Zolkiewski obtint les plus grands succès dans cette guerre et les Moscovites durent lui livrer leur Tzar Chouiski et demander Ladislas, fils de Sigismond, pour leur souverain, mais Sigismond, poussé par les jésuites, exigea d'abord leur conversion au catholicisme ; et alors les Moscovites faisant un effort suprême repoussèrent l'invasion polonaise et élurent Michel Romanow pour leur Tzar, la paix de Divilino signée en 1619, valut cependant à la Pologne la restitution de Siewierz et de Smolensk. Les Turcs, alliés des protestants allemands, contre lesquels Sigismond envoya les Cosaques Lissoviens afin d'aider l'empereur, ayant attaqué la Moldavie, les Polonais y perdirent en 1620 la bataille de

Cecora où leur grand capitaine Zolkiewski fut tué.

Le roi de Suède, Gustave Adolphe d'autre part, envahit la Livonie polonaise, prend Riga, et malgré la belle défense que lui oppose Koniecpolski, occupe la Prusse royale, une des possessions les plus importantes de la Pologne.

Ladislas IV, fils de Sigismond, que les Polonais apellent au trône après ce dernier, défait les Moscovites qui assiégeaient de nouveau Smolensk, et conclut avec eux une paix avantageuse. Par le traité de Stumdorf avec les Suédois, la Prusse royale est restituée à la Pologne. L'ordre équestre, jaloux des grands seigneurs, établit sous ce règne en 1636 une égalité absolue entre les nobles, tous les titres, héréditaires et toutes les décorations se trouvant prohibées. Chaque gentilhomme étant obligé de monter à cheval au besoin contre l'ennemi, le roi fut réduit à ne plus avoir que douze cents hommes pour sa garde personnelle. Mais l'événement le plus désastreux de ce règne c'est le commencement de l'insurrection des Cosaques. Les privilèges qu'Étienne Batory leur avait accordés, ayant été souvent violés, ils se revoltèrent sous la

conduite d'un gentilhomme polonais Chmielnicki, et après avoir battu l'armée du roi sous les ordres de Wisniowiecki, ils s'avancèrent victorieusement jusqu'à Léopol, où une trève fut conclue avec eux par Jean Casimir, roi en 1649, depuis la mort de son frère Ladislas.

Après une paix signée à Zbonow qui assurait les droits des Cosaques, mais dont les articles trouvèrent de l'oposition dans les diètes polonaises, Chmielnicki recommença la guerre et finit par se soumettre au Tzar. Ce dernier envahit alors la Lithuanie et s'avança avec ses troupes nombreuses jusqu'à Vilna. Le roi de Suède, Charles Gustave, de son côté, profitant de la position de la Pologne y entre par la Prusse et défait tellement les forces de Jean Casimir que celui-ci s'enfuit déjà en Silésie. Mais deux héros, Lubomirski et Czarniecki se mirent à la tête des patriotes pour secouer le joug de l'étranger; Jean Casimir rentre en Pologne, par la paix de Velau conclue en 1659, on acheta l'alliance de l'électeur de Brandebourg en le relevant de l'hommage qu'il devait à la Pologne comme duc de Prusse, et par le traité d'Oliwa conclu sous la

médiation de plusieurs puissances étrangères en 1660, on obtint la paix avec la Suède qui garda la Livonie.

Jean Casimir renonça à tous ses droits héréditoires sur la couronne de Suède. Après de vains efforts pour rallier de nouveau les Cosaques à la Pologne, sous le Hetman Wyhowski successeur de Chmielnicki, on fit aussi la paix avec les Moscovites à Andruszow en 1667. La Pologne perdit alors définitivement les Cosaques, Czernichow, Siewierz, Smolensk, Kiow, et toute l'Ukraine au delà du Dnieper. C'est la première fois qu'une partie aussi importante des possessions polonaises se trouva détachée et perdue.

A la diète de 1652 le nonce Sicinski fit accepter le droit du véto d'un seul député contre les résolutions de toute l'Assemblée; il fallait donc désormais l'unanimité des votes pour chaque décision, et cette tyrannie par en bas d'un seul contre tous ne put manquer d'avoir les suites les plus désastreuses.

Jean Casimir, fatigué de tant de malheurs arrivés sous son règne, abdiqua en 1669 et mourut

abbé commanditaire de Saint-Germain-des-Prés à Paris. Quelques années après, Michel Wisniowiecki est élu après Jean Casimir par cent mille gentilhommes, qui le soutiennent à Golomb contre les seigneurs cherchant à le déposer. Sous le règne de ce faible roi les Turcs occupent en 1672 Kamieniets Podolski et une partie de la Podolie. Jean Sobieski se signale contre eux par la victoire de Chocim, ce qui lui fraie la voie du trône en 1675. Chacun sait que les Polonais, commandés par ce roi, ont sauvé Vienne et peut-être la chrétienté et la civilisation à la fameuse bataille de Vienne en 1683. La puissance envahissante des Ottomans a été brisée dans cette journée. Mais le règne de Sobieski en Pologne fut plus brillant que fructueux pour le pays; des querelles entre les Sapieha et d'autres grands seigneurs lithuaniens troublèrent la tranquillité publique. Les intrigues de la reine Marie-Casimire, née d'Arquien, qui complotait contre son propre fils, Jacques, pour lequel Sobieski cherchait en vain des souverainetés à l'étranger, troublaient la maison royale; bref, ni la Pologne, ni la famille Sobieski ne grandit sous ce règne et aucun des fils

du célèbre capitaine ne lui succéda sur le trône;

Auguste II, électeur de Saxe fut élu roi en 1696; ses compétiteurs avaient été le prince de Conti et le prince Jacques Sobieski. Le règne d'Auguste II s'annonça d'abord sous d'heureux auspices. Les salines de Wieliczka cédées sous Jean Casimir à l'Autriche, furent rendues à la Pologne, de même que le traité de Karlowitz, conclu avec les Turcs en 1699 lui restitua la Podolie et et Kamienietz. Une alliance fût formée entre le Tzar, le Danemark et la Pologne contre le jeune Charles XII de Suède; Auguste II espérait regagner ainsi la Livonie perdue, mais Charles, après avoir défait les Danois et les Moscovites, se jeta comme un éclair sur la Pologne, écrasa les troupes d'Auguste sur la Dwina et plus tard à Klissow, poursuivit le cours de ses succès jusqu'en Saxe, et força son royal adversaire à abdiquer la couronne par le traité d'Altranstadt.

Stanislas Leszczynski se trouva élu roi de Pologne par l'influence suédoise, en 1705, mais après la défaite de Charles XII à Pultawa, en 1709, il perdit ce trône qu'Auguste II réoccupa à l'aide des Russes. A la fin de ce règne les protestants furent

persécutés, et la diète de convocation appelée après sa mort, en 1733, les dépouilla même de leurs droits politiques.

A la mort d'Auguste le vœu universel rappela au trône Stanislas Leszczynski, excellent Polonais, prince distingué ; mais les puissances étrangères, surtout l'Autriche et la Russie, qui commençaient à se mêler systématiquement des affaires de la Pologne, ne purent que voir d'un mauvais œil cette élection du beau-père de Louis XV, aussi l'expulsa-t-on de la Pologne par la force, et il reçut seulement plus tard en échange la possession viagère des duchés de Lorraine et de Bar. Appuyé par les troupes Russes, Auguste III de Saxe est proclamé roi de Pologne en 1732. La Russie exerce également une prépondérance dominante en Courlande. La descendance de Ketler s'étant éteinte, c'est la Russie qui s'érige en protectrice de ce duché relevant de la Pologne, et y installe le favori Biren comme souverain. Sous le règne d'Auguste III, la Pologne a joui d'une tranquillité profonde, mais c'était là un sommeil de lassitude et de défaillance.

Des grands faits d'armes, des nombreuses actions d'éclat avaient eu lieu depuis Sigismond III. Des hommes à taille antique, comme les Zamoiski, les Chodkiewicz, les Zolkiewski, les Wisniowiecki, les Koniccpolski, les Lubomirski, les Potocki, les Czarniecki, éclairèrent par moments l'horizon qui s'obscurcissait sur ce pays, en soutenant sa gloire militaire. Des hommes de lettres, comme Bielski, l'historien, Kochanowski, le poëte, ou Skarga, le prédicateur, lancèrent encore quelques rayons de lumière dans la désolation qui se répandait partout, mais rien ne pouvait plus arrêter la décadence générale de l'État. Les causes de cette décadence étaient nombreuses. Le trône se trouvant électif depuis la mort de Sigismond Auguste, les compétiteurs étrangers déployaient des intrigues et des moyens corrupteurs qui vicièrent la morale publique. Ces candidats de royauté se désaisissaient en même temps, au bénéfice des diètes, de toutes les prérogatives essentielles du pouvoir royal pour se procurer quelques chances d'être élus. Le pouvoir des diètes étant augmenté au-delà de toute proportion, l'orgueil des grands seigneurs ne con-

nut plus de bornes. L'ordre équestre se complaisait dans une sorte d'anarchie, surtout depuis l'adoption du « *Liberum veto*. La force gouvernementale si bienfaisante sous les Piasts et les Jagellons se trouva complètement paralysée. La Pologne était une république, mais dont les avantages ne profitaient qu'aux nobles ou à l'ordre équestre. Les villes et les paysans se trouvèrent de plus en plus réduits à l'oppression.

Les Jésuites arrivés en Pologne sous Étienne Batory acquirent une influence prédominante depuis le règne de Sigismond III. Dans leur zèle religieux, ils poussèrent à une propagande catholique qui dégénéra bientôt en persécution religieuse contre les Grecs non-unis de l'Ukraine, les Cosaques et les protestants.

Les temps de Sigismond I[er] étaient déjà bien loin, où la Pologne pouvait être considérée comme l'asile de la liberté de conscience en Europe, où les adeptes des différentes croyances religieuses y venaient vivre tranquilles sous l'égide d'une loi égale pour tous. Ces persécutions religieuses provoquées par les Jésuites frayèrent le chemin à l'in-

tervention de la Suède, de la Prusse et de la Russie dans les affaires intérieures du pays.

La guerre des Cosaques qui a duré de 1639 à 1666 avec bien peu d'intervalles, ébranla jusque dans ses fondements la puissance polonaise. Les dévastations de cette guerre civile dépassèrent toutes les bornes ; plus de 800,000 hommes y ont péri ou ont été emmenés en esclavage, et son résultat général fut de jeter une population nombreuse et guerrière entre les bras du Tzar. La guerre avec les Suédois qui commença sous Sigismond III et ne finit qu'à la paix d'Oliva, a duré soixante-dix ans ; c'était une guerre de succession dans laquelle la Pologne républicaine ne fit que gaspiller son or son sang. La nation s'exposait à être envahie et saccagée pour réconquerir une couronne héréditaire pour un roi électif !!!

La Pologne était donc devenue comme nous venons de le voir un vaste champ de bataille où les Moscovites, les Suédois, les Tartares, les Turcs, les Transylvaniens et les Russiens se succédèrent comme dans un tournoi, détruisant toutes les ressources du pays. Vers la fin du règne de Jean Ca-

simir, sa population se trouva diminuée de trois millions.

L'anarchie dans les diètes, leur goût pour une opposition quand même, les persécutions religieuses, la guerre des Cosaques et celle avec les Suédois amenèrent enfin un tel état de dépérissement moral, que sous Auguste III il présentait le caractère d'un espèce de marasme. Une nouvelle élection approchait. Les Polonais sentaient généralement qu'il fallait procéder à des changements radicaux, aussi revenait-on de toutes parts à des idées d'ordre et de justice. La diète d'élection s'assembla à Varsovie, mais les troupes russes y arrivèrent aussi pour imposer le candidat de leur cour, Stanislas-Auguste Poniatowski, qui se trouva également protégé par la Prusse. Poniatowski était un caractère mou et indécis, juste ce qui faisait le compte de ces puissances étrangères. Il jura les *Pacta conventa* et fut couronné en 1764. La nécessité des réformes étant sentie par tous les patriotes, on commença bientôt par l'abolition du véto, source principale de l'anarchie ; on restreignit le pouvoir

des grands dignitaires de la couronne et on chercha à augmenter celui du roi.

Là dessus les cours de Saint-Pétersbourg et de Berlin, voyant à regret renaître les éléments d'une Pologne puissante, excitent les dissidents, qui avaient été oubliés dans les remaniements de la constitution dont nous venons de parler, à former la confédération de Radom, et à demander le redressement de leurs griefs.

Le roi y adhéra sous la pression des cabinets étrangers, mais la diète y faisait de l'opposition, aussi quatre de ses membres les plus influents sont enlevés militairement par les Russes et déportés au fond de la Russie. Des confédérations se formèrent alors dans toute la Pologne pour défendre les libertés ainsi violées, et celle de Bar, organisée sous François Krasinski et Joseph Pulawski, et dont l'évêque Krasinski était l'âme, se trouva la plus importante. L'Autriche, la France et la Turquie, jalouses de l'ascendant russe en Pologne, lui accordèrent quelque protection. Les confédérés luttèrent, non sans gloire, contre les hordes disciplinées des Russes; Casimir Pulawski les commandait

principalement, mais leur nombre n'excéda jamais huit mille hommes sur un point, abandonnés peu à peu par leurs alliés, ils se dispersèrent en 1772, après une résistance de quatre ans, et la Russie, qui, d'accord avec la Prusse, méditait depuis longtepms le partage de la Pologne, saisit ce moment, pour venir à bout des scrupules de l'Autriche à ce sujet, et pour envoyer des armées occuper en commun les parts de territoire qu'elles s'étaient adjugées chacune.

La Prusse occupa par ce premier partage le pays appelé Prusse royale. L'Autriche s'appropria la Russie Rouge, une partie de la Podolie et de la petite Pologne, la Russie enfin prit Polotsk, Witepsk, et Mscislaw, jusqu'au Dniéper et à la Dwina. Une diète fut convoquée en 1773 pour sanctionner ces spoliations, les partisans de la Russie s'y trouvèrent seuls. Ils abolirent en même temps toutes les réformes récemment introduites, et nommèrent un conseil de surveillance auprès du roi. L'intégrité de la Pologne fut garantie par la Russie!!!

Un calme plat succéda à cette diète, qui pourtant fit quelque bien à l'éducation publique, en attri-

buant à ses établissements les fonds immenses laissés par les jésuites, dont l'ordre venait d'être aboli. L'évêque de Kiow Zaluski, fonda une bibliothèque à Varsovie, qui égalait les collections de livres les plus remarquables de son temps. Le piariste Konarski, érigea à ses frais un collége dans cette même capitale, et combattit avec succès divers abus aussi bien que le mauvais goût, qui s'était introduit dans la littérature et la méthode d'enseignement suivie jusqu'alors en Pologne.

Krasicki, comme poète, Naruzewicz, comme historien, illustrèrent l'époque qui suivit le premier démembrement de la Pologne. Les patriotes, voyant que la constitution de 1773, ne servait qu'à la domination russe, se décidèrent à la renverser, et le roi, dans un de ses bons mouvements, se joignit à eux; l'Autriche et la Prusse les encouragèrent par jalousie contre l'influence de la Russie, une nouvelle constitution fut donc votée le 3 mai 1791, par une diète qui avait duré quatre ans; cette constitution était basée sur les principes suivants: on déclarait hérédité de la couronne, qui devait passer après la mort du roi à la maison de Saxe; la liberté

religieuse était assurée aux dissidents. Les citoyens des villes furent assimilés aux nobles et devaient avoir leur représentation à la diète. Des libertés furent accordées aux paysans et garanties par le roi. La souveraineté de la nation reposait dans la diète, à laquelle toute législation devait appartenir. La justice était indépendante. Le pouvoir exécutif appartenait au roi. Cette constitution fut jurée par Stanislas Auguste, reçue avec enthousiasme par l'immense majorité de la nation, et garantie par la Prusse. Un petit parti seulement regrettait les soi-disantes libertés nobiliaires de l'ancienne république, excité par la Russie, qui craignait de voir sa proie lui échapper, ces mécontens formèrent une confédération à Targowica, en opposition à la nouvelle constitution. Ils adressèrent en même temps à l'impératrice Catherine une pétition, pour que l'état de choses de 1773, garanti par elle, fut rétabli. Des troupes russes entrèrent en Pologne à cet effet, et marchèrent sur Varsovie. Dans la courte campagne qui s'ensuivit, on vit l'immortel Kosciosko se couvrir de gloire au combat de Dubienka, mais les forces polonaises étaient insuffisantes pour

arrêter l'ennemi; le roi abandonna lâchement les patriotes, la Prusse ne donna aucun secours, le triomphe de la Russie et de ses partisans finit donc par être assuré. Cette constitution, un des plus beaux monuments du patriotisme polonais, dictée par une haute sagesse, et qui aurait assuré à la Pologne une ère nouvelle de prospérité et de gloire, cette constitution fournit encore aux puissances spoliatrices le prétexte d'un nouveau partage. Ils la qualifièrent de subservive, remplie de principes démagogiques, et déclarèrent que l'existence d'une Pologne gouvernée ainsi, était incompatible avec la sécurité de leurs états. La Prusse en conséquence occupa en 1793, la plus grande partie de la Grande-Pologne et la Russie la moitié de la Lithuanie, et de la Volhynie. La diète de Grodno, entourée de bayonnettes russes, dut confirmer ces nouvelles spoliations, ceux qui s'y opposèrent furent enlevés, puis on regarantit de nouveau ce qui resta de la Pologne !!!

Dans cette extrémité, l'armée qui devait être licenciée, se souleva. Kosciusko déclaré dictateur, combattit en s'appuyant sur le peuple. Il triompha

des Russes à Raclawice, où des paysans armés de faulx, s'emparèrent de l'artillerie ennemie. Varsovie s'insurgea avec succès de même que Vilna.

Mais malgré le dévouement des gentilshommes, et la part active que le peuple prit dans cette lutte suprême; les forces polonaises n'étaient point en état de résister à toutes celles de la Prusse et de la Russie réunies. A la bataille de Macieiowice, qui eut lieu le 10 octobre 1794, Kosciusko, tomba blessé entre les mains du général russe Fersen; une partie de son armée y resta sur le champ de bataille.

Le 3 novembre, Souwarow prend d'assaut le faubourg de Varsovie, Praga, et y fait passer vingt mille habitants au fil de l'épée; Varsovie, capitula quelques jours après.

Stanislas-Auguste abdique à Grodno le 25 novembre 1795. C'est ainsi que les descendants des Moscovites, qui avaient demandé à Sigismond III, un de ses fils pour leur Tzar, les héritiers des chevaliers Teutoniques, qui prêtaient hommage à la Pologne dans la personne de leurs ducs, devenus protestants; la dynastie enfin, que Jean Sobieski avait sauvée sous les murs de Vienne, se sont ligués en-

semble pour anéantir la malheureuse Pologne par un troisième et dernier partage. Il eut lieu en 1795.

Les rivières du Bug, de la Vistule et du Niémen, formèrent désormais les frontières de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche sur la terre polonaise.

LES RUSSES.

Nous avons déjà vu sur le haut Volga l'origine de cet immense empire. Georges Dolgorouki et son fils Bogolubski y placèrent son berceau au milieu des forêts et des marais, sur un territoire finnois.

Nulle tradition russienne ne se trouvait reproduite dans cette agglomération de différentes peuplades, et nulles institutions patriarcales ne pouvaient se reproduire dans une combinaison créée au milieu de guerres civiles.

Moscou, sortie de terre par la volonté d'un usurpateur, devint nécessairement le foyer du despotisme du Nord, et dès l'origine, les *Wetche*, ou

assemblées populaires des autres villes russiennes, devaient être bannies de son sein.

L'idée du nouvel État se trouvait nettement posée; c'était l'absolutisme et la conquête: l'un comme moyen, l'autre comme but. Les principautés russiennes furent les premiers objets de convoitise pour les chefs de cet État. Comme descendants des Varègues, il leur était facile de trouver des prétextes pour envahir leurs voisins. On se rappelle de quelle manière Bogolubski traita la ville de Kiow, qui ne voulait pas de lui comme grand-duc, après la mort de son père. Un grand avantage du nouvel État fut que les apanages des princes, fort restreints d'abord, y cessèrent bientôt tout-à-fait, et que le gouvernement d'un seul, transmissible de père en fils, concentrait ainsi toute son action organisatrice.

La servitude mongole à laquelle les grands ducs de Wlodimir furent soumis pendant deux siècles, imprima à leur politique un caractère particulier. Ils s'approprièrent les principes profonds et subversifs de leurs conquérants; depuis ce temps ils commencèrent à employer ce système de dissol-

tique qu'ils avaient appris chez les Mongols, et qu'ils surent employer même à leur égard avec succès. Ils ne l'ont plus abandonné depuis. N'ayant d'abord aucun espoir d'étendre leur domination sur les Russiens, les grands ducs dont nous parlons ne paraissaient pas beaucoup se préoccuper de l'envahissement des Mongols et de la destruction de Kiew par ces barbares. Leur contingent n'arriva pas à la bataille de Kalka ; la défaite complète des Russiens et la dissolution de leur grand-duché en furent les suites.

Pour détourner le danger qui les menaçait eux-mêmes à leur tour, les grands ducs de Wlodimir se soumirent d'une manière absolue à la horde envahissante, et, tant que sa puissance fut intacte, allèrent humblement à la grande horde demander leur investiture et payer leur tribut. Peu à peu ils s'insinuèrent à tel point dans les bonnes grâces des Khans, qu'ils devinrent les exécuteurs de leurs volontés, les percepteurs de leurs tributs chez les Russiens. C'est ainsi qu'ils gagnèrent en influence, au moment même où leur pays entier était dominé par ces hordes asiatiques. Jean Kalita

continua le système en question, semant la discorde entre la grande horde et celles de Kasan et de Pérécop, qui s'étaient séparées de la horde principale du Kaptschack. Il recevait chez lui leurs princes qui arrivaient en fugitifs et leur payait même le tribut, tout comme à ceux qui se trouvaient au pouvoir. Il leur donna jusqu'à des troupes pour combattre leurs rivaux, mais c'était toujours en leur nom que ces auxiliaires marchaient, et jamais en celui des grands ducs. C'est sous lui que le siége du gouvernement fut transféré à Moscou, et c'est Dimetry-Wasilewicz qui prit le titre de grand-duc de Moscou. Il fut le premier parmi les siens qui attaqua ouvertement les Tartares, mais ne se sentant pas encore assez fort pour les vaincre tout-à-fait, il continua à leur payer son tribut.

Sous Ivan III, la puissance moscovite fait un pas de plus dans la voie tracée par George Dolgorouki. Ivan avait épousé Sophie, une fille de Thomas Paléologue. L'aigle à deux têtes apparaît désormais sur l'écusson des Moscovites, et leur grand duc prend le titre de grand duc des Russes. En 1487 il s'empare de Kasan, capitale d'une partie des Tar-

tares, mais sans garder leur capitale, il ne fit que leur imposer un chef.

Ayant corrompu une députation de Novogorod-la-Grande, pour qu'elle lui donnât le titre de *Hosudar* ou seigneur, au lieu de *Hospodyn* ou hôte, cette allocution lui sert de prétexte pour imposer à cette ville sa domination. Elle fut occupée par lui, et après avoir semé la discorde parmi ces habitants, 300 familles de Boyards en furent emmenées prisonnières, sans que le peuple s'y opposât.

Jusqu'à lui, l'influence de la république de Novogorod égalait celle du grand duché de Moscou, et il n'était pas sûr lequel des deux états l'emporterait sur l'autre dans l'esprit des Russiens. Mais Ivan III fit pencher la balance de son côté. Les deux grandes barrières à son pouvoir naissant, les républiques du Nord et la horde du Kaptschak furent considérablement ébranlées sous son règne. Son fils, qui prend déjà le titre de Tzar de toutes les Russies, fut moins heureux contre les Tartares; ceux de Pérécop se joignirent aux Tartares de Kasan, sous Machmed Gierej et après avoir chassé le prince institué par Ivan, s'avancèrent jusqu'à Mos-

cou pour exiger de nouveau le tribut; mais leurs avantages ne furent que momentanés. Ivan fut plus heureux du côté de Smolensk; cette forteresse lui fut livrée par la trahison de Glinski, il occupa également Pskow. Jusqu'ici nous n'avons assisté qu'à la pose des fondements du tzarat et de sa puissance. La suzeraineté des Tartares y semblerait avoir singulièrement aidé.

Sous Ivan IV ou le Terrible, en 1533, le nouvel État prend tout-à-coup un développement gigantesque. La soumission et la destruction complète de Pskow et de Novogorod, doublèrent l'étendue du grand duché en Europe. Ces villes et leur territoire disparurent dans la Moscovie, et avec elles la diversion morale qu'elles lui faisaient.

Les marchands de ces deux républiques ayant laissé emmener, sous Ivan III, leurs chefs guerriers, les Boyards se trouvèrent sans guides, et furent obligés de se soumettre au joug que leur imposa son fils. Des cruautés inouïes furent commises alors à Novogorod. Pskow fut un peu mieux traité. Devant le niveau de la mort toute opposition contre l'unité moscovite devait disparaître. La hache, le

bûcher, la potence, c'étaient là les agens infatigables, à l'aide desquels Ivan préparait la future grandeur de son État. Comme signe symbolique de la transformation des villes libres, il leur enleva les grandes cloches qui avaient appelé leurs citoyens aux assemblées ; elles furent envoyées à Moscou et fondues pour couler des canons.

La grande horde du Kapschak détruite, Ivan IV saisit le moment propice pour s'emparer, en 1552, des royaumes de Kasan et d'Astracan. Les Bachkires et autres populations avoisinantes furent soumises en même temps. C'est de cette époque que date le commencement de la puissance russe en Asie, aujourd'hui les Tzars possèdent le tiers de son continent.

Timofei Jermak, un aventurier cosaque, passa l'Oural avec sa bande et conquit, sous le règne d'Ivan IV, les royaumes de la Sibérie et de Touran. Les Kirghises, les tribus Mongoles et Tounguses, tout jusqu'aux Samoïèdes lui devint soumis. Éparpillées sur un espace immense, plus de cent peuplades reconnurent l'autorité de Jermak et par lui celle d'Ivan IV.

Ce despote sentait la nécessité de posséder un port de mer, ses communications avec le reste de l'Europe étant sans cela peu faciles. Dans ce but, on le vit envahir l'Estonie et l'Ingrie, en 1582, mais ses guerres avec les Suédois et les Polonais, sous Batory, tournèrent moins heureusement.

Dans sa lutte avec le roi de Pologne, Ivan aurait payé bien cher toutes ces agressions, s'il n'avait pas su se ménager l'intervention du pape auprès de ce dernier. Doué d'une astuce et d'une hypocrisie au moins égales à sa cruauté, Ivan fit espérer à Rome le retour de son église au catholicisme, et le jésuite Possevin devint son négociateur auprès de Batory ; sans que la paix, une fois faite, il ait jamais songé depuis à tenir ses promesses de conversion. Il prétendait avoir besoin d'abattre 100,000 têtes avant d'organiser la Russie telle qu'il l'entendait. Pour mieux distinguer ses victimes, il prétextait des conspirations, il quittait tout-à-coup le gouvernement, en choisissant comme lieu de retraite son séjour favori de Sloboda Alexandryiska, où il s'entourait de trois cents de ses séides les plus dévoués. Moscou était placée sous un prince tartare fait pri-

sonnier à Kasan et baptisé depuis. Les autres villes étaient données à administrer à des Strelitz, espèce de janissaires du nord, qu'il s'était formés comme gardes du corps.

Le règne de ces nouveaux maîtres effrayait tellement les populations qu'elles venaient implorer le Tzar à genoux de reprendre les rènes du gouvernement, par lui-même ; après quoi, ayant l'air de ne céder qu'à leurs prières, il ressaisissait le pouvoir qu'il n'avait jamais quitté en réalité. Des persécutions et des exécutions recommençaient. Tous ceux qui lui étaient suspects furent tués ou exilés, et telle était la soumission et prostration morale où les Moscovites étaient tombés sous son règne, que les victimes le bénissaient encore en marchant au supplice.

Il protégeait un peu le savoir ; mais comme on trouvait peu de savants en Russie de son temps, il y invitait des étrangers, qui n'arrivaient guère aussi en trop grand nombre, sa réputation les effrayant trop. La première imprimerie fut établie sous son règne à Moscou en 1564. Sous lui l'idée moscovite s'est le plus puissamment développée.

Sa cruauté effrayante dompta les éléments informes de ses états héréditaires. Sa dissimulation et sa ruse préparèrent les voies politiques pour assurer la future grandeur de son empire, ses forces militaires comptant jusqu'à cent mille hommes de troupes régulières garantissaient ses frontières contre les ennemis extérieurs. A sa mort, arrivée en 1584, le tzarat de Russie se trouvait solidement établi derrière la Dwina et le Dnieper.

Sous Fédor Ier, la domination de la Russie en Asie s'étendit encore jusqu'au fleuve Jeniseï, aux frontières de la Chine et à la mer d'Ochostk, et c'est avec lui que la race des princes Varègues s'éteignit sur le trône de Moscou.

Lorsque Mahomet II planta le croissant sur l'église de Sainte-Sophie en 1453, l'aigle de Byzance s'était enfui vers le nord, où la nièce du dernier empereur d'Orient avait épousé le grand-duc de la Moscovie. L'Église de Byzance, séparée complètement de celle de Rome, tourna avec confiance ses yeux vers ce puissant État, où régnait le seul prince professant la foi grecque. Elle s'attendait à y trouver le sauveur qui rétablirait la croix à

Constantinople; mais cette Église était remarquable par un esprit de torpeur et ce formalisme qui hâtèrent les derniers moments de l'empire grec et qui furent transportés également en Russie par son clergé déjà tout puissant. Il cherchait à y rendre le peuple bigot et sans lumières, soumis au Tzar et au métropolite. Ces efforts cependant ne réussirent qu'à moitié, car il y avait au fond trop de sève dans cette jeune nation, et le byzantisme ne représentait que fatigue et pourriture. Boris Godunow, qui succéda à son beau-frère Fédor, lutta contre les mœurs et coutumes stationnaires et chercha à encourager le savoir. Le clergé s'opposa souvent à ses efforts au nom de l'orthodoxie. Le faux Démétrius, qui se donnait pour un fils de Ivan IV et qui fut installé à Moscou par les Polonais et les Cosaques, après avoir vaincu le fils de Boris, poursuivit en homme éclairé la route de son prédécesseur; mais il s'attaqua trop ouvertement aux mœurs et aux habitudes des boyards et à l'obscurantisme des prêtres; aussi périt-il victime d'une révolte peu de temps après être monté sur le trône. Le chef des révoltés Choujski devint Tzar par la protection

du métropolitain et du clergé, puis les armes de Zolkiewski le firent livrer à Sigismond III. De nouveaux faux Demetrius surgirent; une effroyable anarchie succéda, et le trône du Kremlin se trouvant vide après la chute de Choujski, les Moscovites demandèrent au roi de Pologne son fils Ladislas pour souverain. Nous avons dit plus haut, à l'article Pologne, pourquoi cette combinaison ne réussit pas. Qu'il nous suffise donc d'ajouter ici qu'au milieu de la guerre civile et étrangère qui s'ensuivit, le peuple moscovite se leva pour la première fois sous l'influence patriotique du clergé et des chefs Minin et Pojarski, et après avoir repoussé l'ennemi extérieur, se donna pour Tzar le jeune Michel Romanow, fils du métropolite de Rostrow, prisonnier des Polonais. Michel Romanow commença à régner en 1613 ; en 1619 il fit la paix avec la Pologne en lui restituant Smolensk et Siewierz. Sous Alexis fils de Michel, et Fédor fils d'Alexis, la puissance des Tzars ne fit qu'augmenter constamment aux dépens des Polonais et des Turcs. Sous le premier, les Cosaques se jetèrent entre les bras de la Russie. Par le traité d'Andruszow, conclu en

1667, toute la rive gauche du Dniéper avec Kiow, sur la rive droite furent cédés aux Russes.

L'idée moscovite tournait constamment ses convoitises vers la Pologne, depuis que les principautés russiennes se trouvèrent réunies sous son sceptre. Moscou, avec son système barbare et sauvage, mais politiquement organisateur, possédait aussi à son service cette église grecque dont la hiérarchie était devenue nationale, et qui poussait toujours les Tzars à se mettre à la tête de toute population qui professait la foi orthodoxe.

Pierre I[er] se trouva à son avènement en face de ces deux principes; il les développa et les appliqua avec énergie. Le commencement de son règne se passa dans une lutte qu'il eut à soutenir contre sa sœur Sophie, qui avait placé sur le trône son frère, le faible Ivan à côté de Pierre, et qui espérait gouverner l'État à l'aide des Strélitz; mais Pierre eut bientôt raison de ses adversaires et envoya Sophie dans un couvent.

Une propension innée vers les innovations et les voyages qu'il fit à travers l'Europe, lui démontrèrent que les moyens employés jusque-là par les

Tzars ne suffisaient plus à la direction politique de leur empire, les autres nations l'ayant trop devancés dans la civilisation. Il forma donc un vaste plan de perfectionnements militaires et civils, qu'il s'agissait d'introduire en Moscovie.

De nombreux obstacles s'opposaient à ses projets. La hiérarchie de l'église grecque, l'ignorance des populations, l'intérêt des grands de son empire, telles furent les graves difficultés à surmonter. Il les vainquit cependant toutes autant par son génie et son activité que par sa volonté de fer. Il fut aidé dans son œuvre réformatrice, par les nobles qu'il venait de créer, par la nouvelle armée qu'il fonda et surtout par les divers étrangers appelés à son service. A l'opposé des souverains, qui tâchent de consolider leurs états par des mesures conservatrices ou lentement progressives, Pierre procéda en brisant tout ce qui lui déplaisait dans le passé, afin de pousser la Russie dans sa nouvelle carrière politique. Du reste, le singulier mélange qu'il y avait en lui, du Mongole et de l'homme civilisé, de férocité et de bonté ; le rendit singulièrement propre à exécuter ses vastes desseins. Les Strélitz,

corps privilégié, à l'aide duquel l'obscurantisme avait toujours résisté au progrès, furent d'abord domptés et massacrés en partie ; puis une force régulière et organisée leur succéda. Le conseil des Boyards, dans lequel l'immobilité traditionnelle l'emportait sur les idées nouvelles, fut remplacé par un sénat à l'entière dévotion du Tzar. La dignité de patriarche, qui personnifiait la réaction continuelle contre les lumières fut abolie ; un synode, sous la présidence du Tzar ou de son délégué, fut mis à la tête du clergé. Ces trois grandes réformes accomplies frayèrent la voie à toutes les autres, qui ont fini par pénétrer jusque dans la vie intime des Russes.

Voyant tout, faisant tout par lui-même, Pierre Ier fut un vrai révolutionnaire sur le trône ; ses mesures n'étaient d'ailleurs toujours que les moyens pour continuer, dans des proportions gigantesques, l'idée moscovite fondamentale.

Il comprit, comme Iwan IV, toute l'importance des ports de mer, qui manquaient encore à la Russie ; aussi prit-il Azow sur les Turcs dès 1699, et, dans le même but, afin de s'emparer de quel-

que littoral sur la Baltique, il s'allia avec le Danemark et la Pologne contre le jeune roi de Suède, Charles XII.

Vaincu à Narwa, Pierre n'en poursuivit pas moins son but, et pendant que Charles XII continuait à remporter des triomphes à travers la Pologne, les Russes occupaient l'Ingrie et une partie de la Finlande.

Le 16 mai 1703, le Tzar posait la première pierre de Saint-Pétersbourg sur le sol suédois, aux embouchures de la Newa, là où Cronstadt élève aujourd'hui ses formidables défenses.

Vainqueur à Pultawa en 1709, son adversaire de Suède se trouve réduit aux abois ; puis le Tzar lui-même est dans une position critique sur le Pruth ; mais il en est tiré par la présence d'esprit de Catherine sa maîtresse, et plus tard impératrice. A la paix de Nystadt, conclue dejà après la mort de Charles XII, en 1721, la Russie était déjà en possession de l'Estonie, de l'Ingrie et d'un littoral considérable sur la mer Baltique.

Des cris d'enthousiasme s'élevèrent alors dans tous les pays du Tzar, et c'est sous l'acclamation de

ses peuples, qu'il se conféra le titre d'empereur de toutes les Russies.

Dans la guerre avec les Perses, il s'empara de la rive occidentale de la mer Caspienne, et une nouvelle étape dans l'Asie fut tracée ainsi sous son règne.

Pour mettre enfin le sceau à sa grande œuvre civilisatrice, il ne balança pas à sacrifier son propre fils, Alexis, qui se déclarait adversaire des réformes. Alexis périt de mort violente dans sa prison.

Comme centre de la régénération, Saint-Pétersbourg, la nouvelle capitale, prenait dès-lors le pas sur Moscou, la vieille cité des grands-ducs. C'est à Saint-Pétersbourg que se développait un despotisme jeune et vigoureux, en place de la barbarie vermoulue des temps anciens. Pierre y préparait la marche des Russes vers l'Occident à la fois et vers l'Orient. Il organisait de loin ce système d'intervention dans les affaires de Pologne, par lequel ses successeurs devaient se frayer un jour le chemin vers le centre et l'occident de l'Europe. Quoique la domination sur les Russiens fût une question vitale

pour l'empire moscovite, elle cessa pourtant d'être seulement un but, pour devenir bientôt un moyen à son tour. Car c'est avec la nouvelle existence politique de l'empire russe que commence la question slave, legs du Tzar réformateur aux générations suivantes. Depuis la mort de Pierre Ier, en 1725, des changements rapides et violents eurent lieu dans le gouvernement de la Russie. Les révolutions de palais y appelaient tour-à-tour les différents parents de l'empereur, décédé sur le trône. Les Menzykow, Dolgoruki, Rasumowski, Orlow, les régiments de la garde jouaient les rôles principaux dans ces changements à vue. Quatre femmes régnèrent successivement, ou plutôt des hommes gouvernaient en leur nom. L'empire des favoris se développa au plus haut degré ; mais à peine ces demi-dieux avaient-ils goûté les délices du pouvoir, qu'ils disparaissaient de nouveau en un clin-d'œil. Quant au peuple ; opprimé par ce système gouvernemental fortifié constamment par l'imagination de nombreux étrangers venant chercher fortune en Russie, il ne comptait jamais pour quelque chose et il souffrait ses maux en silence.

Après la mort de son fils Alexis, Pierre Ier changea le droit de succession en Russie, dans ce sens, que l'empereur régnant peut nommer à volonté son successeur. Sa femme, Catherine Ire, lui succéda ainsi, mais elle ne régna, ou plutôt Menzykow ne régna pour elle que pendant deux ans.

Par un reste de pudeur, elle avait nommé le fils du malheureux Alexis, son héritier. Dolgoruki devint tout-puissant sous le règne de ce jeune homme, en envoyant son premier tuteur, Menzykow, en Sibérie.

Après la mort de cet empereur, Pierre II, Anne de Holstein, nièce de Pierre Ier, se vit appelée au trône. C'était là le règne des Münich, des Osterman et des Biren. Dix ans plus tard, Ivan, le petit-fils de sa sœur de Wolfenbuttel Mecklenbourg, fut désigné pour son successeur, et sa mère nommée régente pendant sa minorité. Biren fut déporté en Sibérie à la mort d'Anne ; Munich devint premier ministre. Mais une conspiration renversa bientôt le petit Ivan et la régente ; et Élizabeth, fille de Pierre Ier et de Catherine, se fit proclamer impératrice par les régiments des gardes. Razumowski, son amant,

régna pour elle. Ivan fut enfermé dans la forteresse de Schlusselbourg, et la régente bannie, Munich suivit Biren.

Blessée par les sarcasmes du roi de Prusse, Élizabeth fait une alliance avec l'Autriche dans la guerre de sept ans, et cette guerre des Russes contre Frédéric ne cesse qu'à l'avénement de son neveu, le duc de Holstein Gottorp, qui lui succède sous le nom de Pierre III. A peine ce prince eut-il régné un an, qu'il se voit détrôné par sa femme, Sophie-Augustine d'Auhalt Zerbst, et assassiné le 9 juillet 1762.

Cette Sophie-Augustine, si connue dans l'histoire sous le nom de Catherine II, s'était fait depuis longtemps un parti parmi la noblesse et les gardes. Le clergé, auquel on promettait la restitution de ses biens immenses confisqués par Pierre III, se déclara aussi pour elle. Elle fut couronnée en 1762. Tous ces changements dynastiques que nous venons d'énumérer arrêtèrent pendant une quarantaine d'années la politique envahissante de la Russie. Mais chose remarquable, ils ne lui firent perdre pendant ce temps aucune de ses anciennes con-

quêtes. Sous Anne Ire la domination russe s'affermit au contraire sur les bords de la mer d'Azow. Et en envoyant ses troupes pour soutenir l'élection d'Auguste III au trône de Pologne, le cabinet de Saint-Pétersbourg entra ouvertement dans la voie qui a abouti aux partages de la Pologne.

Catherine II reprit les idées et les plans politiques de Pierre Ier. L'affluence des étrangers, le contact perpétuel avec l'Europe, avaient déjà fortement consolidé les réformes intérieures introduites par Pierre. Sous ce rapport, Catherine trouvait la route frayée. Le poli seulement manquait au fond, et le règne de Catherine II y a remédié par des formes élégantes et gracieuses. On pourrait dire que tout, jusqu'aux nombreux amants de Catherine, tels que Poniatowski, Orlow, Potemkin, profita à son règne et à ses vues politiques, tournées surtout du côté de la Pologne et de la Turquie,

Ayant fait entrer ses troupes en Pologne pour soutenir l'élection de Stanislas Poniatowski, elle réussit à lui assurer la couronne en 1764. Depuis qu'Anne avait appuyé Auguste III, c'était une habitude pour les armées russes de se promener et de

prendre des quartiers d'hiver en Pologne. Forte de cet appui, Catherine y excite les différents partis; elle agite la Pologne conformément à ses vues pendant tout le règne de Poniatowski, et finit par frustrer ce pays des résultats que sa glorieuse constitution du 3 mai 1791 lui permettait; après quoi, les Polonais succombant les armes à la main dans une lutte inégale, la Russie s'adjuge la part du lion dans le partage de leur pays.

Excepté une partie de la Russie-rouge que l'Autriche occupa, toutes les anciennes terres russiennes qui avaient appartenu à la Pologne, plus la Lithuanie, échurent en partage à l'impératrice Catherine. Six cents ans après la fondation de Moscou, la presque totalité des populations russiennes se trouva ainsi soumis à la puissance que George Longuemain avait fondée; et ce n'était plus un prince Varègue qui régnait sur les descendants de ces peuples que Jaroslaw-le-Grand avait réunis, c'était une princesse allemande, une Anhalt Zerbst, qui en tenait le sceptre!

Un des grands desseins de Pierre Ier consistait à asseoir fortement la Russie sur le littoral de la mer

Baltique et de la mer Noire. Ce dessein reçut les plus grands développements sous le règne de Catherine II par l'incorporation de la Courlande, dont le dernier duc de la famille Biren fut pensionné en 1795; et surtout par les succès contre les Turcs, auxquels on arracha par le traité de Kutschuk Kajnardschi tout le pays entre le Boh et le Dnieper et près de la mer d'Azow en 1774, puis la Crimée et Taman en 1783. Dans la même année le roi Héraclius de la Georgie reconnut la souveraineté russe.

Tous ces agrandissements des États de Catherine, ainsi que les projets d'un futur empire Grec qu'elle méditait avec l'empereur Joseph II, dans son entrevue à Kherson en 1787, décidèrent la Porte à tenter encore une fois la voie des armes contre sa redoutable voisine. L'Autriche soutenait la Russie dans cette lutte; mais l'Angleterre et la Prusse s'étant concertées pour préserver l'indépendance de la Turquie, l'empereur Léopold, successeur de Joseph II, fit sa paix séparée avec elle en 1791. La Russie suivit son exemple l'année suivante à Jassy, non sans gagner encore à ce traité la forteresse d'Oc-

zakow, et tout le pays entre le Dniester et le Boh. Possédant de cette manière tout le littoral septentrional de la mer Noire entre les embouchures du Dniester et le Caucase, la Russie construisit Sébastopol, et sa domination sur ces côtes se trouva dès-lors assurée. Une nouvelle guerre avec la Perse se termina déjà après la mort de Catherine II, en 1797, par le traité de Tiflis, qui ajouta aux possessions russes en Asie, la forteresse de Derbent, la ville de Bakou, et lui donna la rivière de Kour pour frontière. En suivant ainsi la route indiquée par Pierre Ier vers l'Orient et vers l'Occident, Catherine effaçait sur son chemin un royaume et plusieurs principautés, et le testament politique de son grand devancier, testament qui n'existe peut-être pas sur papier, mais qu'on peut voir dans tous les actes de cet homme extraordinaire ; trouva son principal exécuteur dans cette femme d'un extérieur et de formes si gracieuses, autocrate et philosophe à la fois. Catherine a continué avec succès l'œuvre d'Ivan-le-Terrible et de Pierre Ier. Son peuple était malheureux, mais la puissance de la Russie avait doublé.

DEUXIÈME PARTIE.

MOUVEMENT POLITIQUE ET LITTÉRAIRE DES NATIONS SLAVES AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE ; L'INFLUENCE QUE LA POLOGNE EXERCE SUR ELLES.

Un morne silence régnait parmi les Slaves à la fin du dix-huitième siècle.

Le Muezzin jetant sa prière dans l'espace sur le faîte des minarets rappelait aux Slaves de la Turquie que la gloire du grand Douchan et de ses peuples était depuis longtemps passée.

Sur les bords du Danube, de la Theiss, de la Vistule et du San retentissaient les « qui vive » des factionnaires autrichiens, et le pas cadencé des pa-

trouilles prussiennes leur correspondaient à travers les plaines de la Grande Pologne.

Le sang de 20,000 victimes fumait encore à Praga, et la grande cloche du Kremlin sonnait à Moscou le glas funèbre des libertés slaves dans le Nord.

Avec la destruction de la Pologne, le dernier boulevard d'un développement indépendant des nationalités slaves avait disparu. Malgré sa force, sa grandeur et ses prétentions, le système russe ne pouvait le remplacer, puisque son absorption annihilante loin d'assurer, détruisait toute individualité nationale, et la faisait disparaître dans le gouffre du tzarisme.

Elles vivaient pourtant ces nations slaves, elles vivaient pleines de verve, de force et de ressources, sous le joug de quatre grands gouvernements ; sur des vastes champs de bataille nous avons vu leurs enfants verser un sang précieux pour des causes qui n'étaient nullement les leurs. Dépourvues de toute initiative, réduites à un rôle passif, nous les voyons aujourd'hui encore s'agiter et se remuer,

malgré tous les liens qui les chargent. Seule, au milieu de ce cataclysme, une poignée d'hommes, en déployant son drapeau national, maintenait les souvenirs traditionnels de sa race.

Après le dernier partage de la Pologne, de nombreux patriotes s'étaient tourné vers la France, pays qui promettait au monde entier la liberté et l'indépendance. La merveilleuse campagne d'Italie de 1796 rompait, comme par enchantement, le cercle de fer qui étreignait jusqu'alors la République, et ouvrait une nouvelle ère aux espérances des nationalités opprimées. Le grand nom qui surgissait alors à l'horizon européen paraissait le garant d'un meilleur avenir. La formation des légions polonaises en 1797 fut l'expression la plus vive, la plus chaleureuse de ces efforts patriotiques du sentiment slave. La jeunesse polonaise, les anciens soldats de Kosciusko, affluèrent sous les étendards de Dombrowski en Italie, sous ceux de Kniajewicz en Allemagne : ils se montrèrent partout, jusqu'en 1802, à côté des troupes françaises.

A Naples, sur la Trebbia, à Novi, à Mantoue,

comme à Hohenlinden, ils partagèrent les victoires et les défaites de la République; et, malgré des pertes énormes, leurs légions comptaient encore 15,000 combattants à l'époque du traité de Lunéville. De nouveaux arrivants remplissaient continuellement les vides produits par la mort et en resserrant les rangs de leurs phalanges. De cette manière, les Polonais espéraient se frayer enfin le chemin de leur patrie. Ni les désastres de la guerre, ni les mécomptes politiques ne les virent se détourner de la voie qui leur était indiquée par le sentiment national.

Les peuples, aussi bien que les hommes, ont leurs moments suprêmes, où tout leur être, toute leur existence se résument en une pensée, en une parole.

Les Polonais prononcèrent la leur au milieu de ces combats continuels, à travers ces mille angoisses en Italie, lorsque, baptisés par le feu et le sang, on entendit pour la première fois dans leurs rangs ce chant célèbre, devenu historique depuis : « *Non, la Pologne n'est pas encore perdue, aussi longtemps que nous vivons !* » Les légion-

naires ont disparus, aussi bien que les guerriers qui les ont suivis ; mais le même chant retentit encore aujourd'hui à nos oreilles comme un legs précieux d'un devoir sacré, comme un héritage pieux de ces soldats, qui, au commencement de notre siècle, représentaient seuls l'existence slave et l'indépendance nationale de leur race.

Les événements du dix-huitième siècle, en secouant des races profondément endormies à travers des siècles, les appelèrent à une action morale et matérielle plus vive. Les nuances des trois grandes nationalités européennes se rapprochèrent alors entre elles sous l'influence de ces grandes commotions.

Celles de l'origine romaine, qui furent pour la plupart réunies sous la République et l'Empire français, marquèrent leur existence en traces vivantes dans l'histoire moderne de la presqu'île Ibérique et de l'Italie. Les peuples de la race allemande, réunis pour un moment sous le drapeau de la résistance à Napoléon, réclament depuis lors cette unité et cette liberté qui leur furent promises au moment du danger. Chez les nations de la race

sme, la commotion dont il s'agit devint encore plus sensible.

Se rencontrant sur tous les champs de bataille, ils se demandèrent avec étonnement d'où venaient tant de phalanges héroïques de la même famille, dont le drapeau n'aurait dû être ni russe, ni prussien, ni autrichien. Enfants de la même mère, ils se combattaient, ils s'entretuaient, sans même se connaître. Mais c'est depuis ces rencontres suprêmes qu'on les vit chercher dans leur passé les souvenirs de leur grandeur déchue, et commencer leurs efforts pour atteindre un meilleur avenir. Chaque nationalité prend désormais une part active à cette œuvre régénératrice.

Une tendance analogue se manifesta alors parmi les Serviens de la Turquie, qui, restés d'abord en dehors de cette commotion à cause de leur position géographique; s'assurèrent vers cette époque, par des luttes victorieuses, une indépendance restreinte, et se rallièrent ainsi aux tendances générales de leur race, comptant aujourd'hui de soixante-quinze à quatre-vingt millions d'individus, divisés en cinq groupes principaux : les Polonais, les Tcheques,

les Serbes, les Russiens et les Russes; occupant le pays depuis le Kamczatka et la Chine jusqu'à l'Elbe, depuis la Laponie jusqu'à l'Adriatique. Le mouvement qui s'agite dans toutes ces nations est trop palpable pour être méconnu. Malheur à ceux qui ne pourraient ou ne voudraient pas le comprendre.

Quoique leurs rhapsodes leur rappelaient des temps glorieux, quoique les victoires de Catherine II sur les Turcs faisaient germer chez eux des espérances, les Serviens étaient restés pourtant dans l'inaction jusqu'au commencement de ce siècle, et ne se sont levés qu'après une soumission de plus de quatre cents ans. L'Autriche fut cause de leur réveil momentané, en 1790, lorsqu'elle envoya chez eux un corps franc composé de Serbes de la Hongrie. Mais aussitôt la guerre terminée, cette levée de boucliers se vit oubliée par le cabinet de Vienne, et le souvenir de quelques hommes distingués y survécut seul. George Petrowicz, nommé depuis Czerny ou le Noir, fut le plus marquant d'entre eux.

C'est sous sa direction qu'eut lieu en 1804 un

soulèvement général des Serviens contre les Janissaires qui les opprimaient. Leur mouvement s'étendit en 1806 jusqu'à la Bosnie ; soixante-dix mille Turcs furent défaits et la forteresse principale de Belgrade prise. Le pays s'organisa alors librement sous un sénat composé de douze membres ; le peuple se rassemblait au nouvel an pour délibérer sur les affaires publiques. Les Russes faisant la guerre aux Turcs en 1809 appelèrent aux armes les Bosniaques et la Herzegowine, et fixèrent surtout leur attention sur la Servie, à cause de la prépondérance qu'elle venait d'acquérir parmi tous les Slaves méridionaux. Czerny, le chef naturel des Serviens, se refusant en homme indépendant de servir les intérêts de la Russie, se vit alors entouré de difficultés sans nombre ; son adversaire, Nenadowicz, créature russe, fut nommé président du sénat, et force lui fut à la fin d'accepter le protectorat de l'empereur Alexandre, qui déclara, par l'organe du général Kamenski, que les Serviens appartenant à la même race que les Russes auraient désormais George Czerny pour leur prince.

A la paix de Bukarest en 1812, afin d'obtenir des meilleures conditions, les Serviens furent toutefois entièrement oubliés; les Turcs exigèrent alors leur entière soumission, et après une défense énergique sans nul secours de Saint-Pétersbourg, la Servie presque toute entière se trouva occupée de nouveau par les Turcs; Czerny s'enfuit en Russie.

Ainsi finit cette première époque de la régénération des Serviens, donnant le branle aux autres Slaves du midi, et excitant déjà au plus haut degré la jalousie de la Russie. Un seul des chefs serviens, Miloch Obrenowicz, ne désespéra pas de leur cause, et, continuant sa défense, il devint le vrai fondateur de leur existence indépendante actuelle. Après diverses phases de la lutte, les Turcs furent vaincus au confluent de la Morava et du Danube, et en 1816 le sultan envoya aux Serviens un bérat par lequel il les déclara libres sous l'autorité d'un sénat composé de douze membres.

Miloch fut proclamé plus tard leur prince; mais à cause des troubles de la Hétairie et de la guerre des Russes contre les Turcs en 1828 et 1829, on ne

le confirma définitivement qu'en 1830. Les mesures qu'il prit depuis ce moment étaient calculées pour attirer l'attention des autres Slaves du midi vers les Serviens, devenant leur centre commun. L'égalité devant la loi, l'établissement d'une académie et des écoles slaves, la formation de troupes régulières, constituèrent les bases de cette organisation politique nouvelle.

La Russie, qui avait d'abord appuyé les Serviens à Constantinople, commença dès-lors à s'inquiéter de la marche suivie par Obrenowicz. D'après sa politique, elle ne protégeait les autres peuples slaves qu'en tant qu'ils étaient en train d'affaiblir les puissances qui étaient devenues leurs maîtres ; mais du moment qu'une de ces nations cherchait à se placer sur le terrain de l'indépendance et de la propagande slave, les autorités de Russie ne manquèrent pas de combattre de tout leur pouvoir ces tendances si opposées aux vues centralisatrices et despotiques du cabinet de Saint-Pétersbourg.

Obrenowicz, obligé d'agir d'une manière absolue afin de consolider l'impulsion donnée une fois

aux Serviens, ne pouvait ne pas avoir froissé les droits de leurs sénateurs. La Russie profita de cette circonstance pour lui susciter des embarras en défendant les droits constitutionnels de ces derniers. Obrenowicz voulant atteindre alors par le libéralisme ce qu'on l'empêchait de faire par l'absolutisme, donna en 1835 une constitution à son peuple et se déclara prince de la Servie. La Russie croyant son but manqué, excita de son côté la Turquie et l'Autriche, qui, craignant l'influence croissante de Miloch Obrenowicz, parvinrent à lui lier les mains constitutionnellement. Son caractère fougueux ne put supporter cette contrainte; une révolte des grands l'expulsa alors du pays. Après un règne très-court de ses fils Milan et Michel, toute sa famille se trouva renvoyée de la Servie en 1842, et Alexandre, fils de George Czerny, fut élu prince. Il règne jusqu'à nos jours dans des conditions assez difficiles, à la vérité; mais la Servie continue à être complétement libre, ne paie qu'un million de piastres de tribut, et sa religion comme ses droits, sous la direction d'un gouver-

nement national, sont garantis et respectés par les Turcs.

Dans cet état de choses on devrait croire que tout prétexte d'une intervention étrangère dans les affaires intérieures de la Servie aurait dû cesser, mais tel n'est pas le raisonnement de la politique russe. Sous prétexte que la religion grecque n'est pas assez garantie aux Serviens sous un patriarche résidant à Constantinople, l'empereur Nicolas s'est formé un parti parmi eux, comme parmi les autres populations chrétiennes de la Turquie, qui, du reste, ne sont que l'écho des Serbes. C'est là un moyen d'agir directement sur les Slaves du midi, et de se frayer ainsi la route de Constantinople, qui pourrait conduire même plus loin dans l'ouest, car l'influence nationale des Serviens s'étend bien au-delà de la frontière de leur principauté actuelle ; les populations slaves, habitant la Hongrie méridionale l'ayant subie, témoin les événements de 1848 et 1849.

L'exemple palpable de l'indépendance de la Servie, excite les désirs de toutes ces populations,

aussi bien que les souvenirs historiques de leur grandeur passée.

La poésie des Serviens, qui se rattache à celle des Monténégrins et des Bosniaques parlant la même langue qu'eux, joue aussi un grand rôle chez tous leurs voisins slaves. Elle nous a été transmise par des chanteurs aveugles, des vieilles femmes et des rhapsodes. Ses vers, d'un caractère héroïque, se rapportent au règne de la famille Nemanicz; la poésie romantique chante la bataille de Kossowo, et leur martyr Eléazar, sujet qu'on retrouve dans toutes leurs poésies, dépeignant généralement leur lutte séculaire contre les Turcs. Une grande ressemblance existe entre les poésies en question et l'Iliade; elles se sont perpétuées, comme cette dernière, par des récits de vive voix où il serait bien difficile de déterminer aujourd'hui, ce qui appartient au poëme original et ce qui y fut ajouté par l'esprit productif des rhapsodes qui les récitaient.

Vers le commencement de ce siècle, ces chants se sont fait entendre le plus fréquemment, et l'impulsion donnée par la guerre de l'indépendance s'é-

tendit aussi aux hommes de lettres, qui réunirent avec des peines inouïes ces trésors poétiques et les rendirent ainsi accessibles à tous. Vuk-Karadicz se distingua surtout par ces soins pieux, et cet élan se répandit parmi tous les Slaves de la Turquie.

Chez les Monténégrins, réapparut alors le grand poëme romantique « les noces de Maxime Zernowicz. »

Les Slovaques même du Nord de la Hongrie furent entraînés dans le mouvement en question, et Kollar publia leurs chants populaires. Mikloszic, un des professeurs les plus distingués à Vienne est Servien.

Les savants et les poëtes étant ordinairement le résumé et l'émanation directe des sentiments nationaux, durent nécessairement jouer un très-grand rôle dans cette résurrection des nationalités slaves, en rappelant toujours le passé de leur patrie, en sonnant la trompette d'Aladin devant le combat. Nous voyons une digne et patriotique classe dans ces hommes chez les Slaves du midi, s'appuyant sur des souvenirs historiques, comme sur les impressions poétiques de l'exemple d'un

Czerny ou d'un Miloch Obrenowicz ; ils prêchent constamment l'existence libre et indépendante à leurs compatriotes, et font face à ceux qui ne tournent leurs regards que vers l'astre polaire de Saint-Pétersbourg.

La conservation de leur nationalité n'a pas cessé d'être l'unique mobile des Polonais depuis les partages de leur infortunée patrie; tandis que leurs légions portaient glorieusement leur drapeau en Italie et en Allemagne, d'autres patriotes s'efforçaient d'une manière différente à entretenir la vie polonaise dans leur pays, en couvrant de leur égide la langue, la littérature et les coutumes nationales. La société des « Amis des lettres » fondée à Varsovie par Albertrandy, soutenait le feu sacré de la patrie.

Des ouvrages furent continuellement publiés par ses membres les plus distingués, dans des tendances patriotiques. Dans la Pologne russe, d'autres patriotes consacraient leurs efforts à entretenir l'esprit polonais. Jérôme Stroynowski organisa l'Université de Vilna, d'où sont sortis Lelewel, Mickiewicz, Slowacki. Thadée Czacki, érudit distin-

gué, parvint à fonder le lycée de Krzemieniec, et plusieurs excellents gymnases en Volhynie et Podolie, d'où sortirent les auteurs Bogdan Zaleski et Goszczynski.

Le prince Adam Czartoryski, comme curateur de ces instituts d'éducation polonaise sous la domination russe, assurait la prospérité de l'instruction publique, et la protégeait contre les empiétements moscovites. Les services qu'il a rendus sont éminents. Les satrapes russes ont en vain essayé plus tard d'en détruire les effets; les conséquences patriotiques de ces nobles et généreux efforts se font sentir encore de nos jours. Une grande partie de tout ce qu'il y a actuellement de distingué sur l'horizon politique et littéraire de la Pologne, a pris son origine dans ces institutions scientifiques de Varsovie, Wilna et Krzemieniec.

Le grand-duché de Varsovie, fondé en 1807, après la paix de Tilsitt, le royaume de Pologne, créé en 1814, après le congrés de Vienne, la révolution même de 1830, n'ont été que les conséquences des efforts dont nous venons de parler,

et qui ne cesseront que lorsque la Pologne sera une fois établie grande et libre.

La pieuse lutte commencée sous Kosciusko prend des proportions de plus en plus vastes.

Les quatre-vingt mille hommes du grand-duché de Varsovie ont beau avoir péri pour la plupart dans les neiges de la Russie comme alliés de l'empire français, le royaume de Pologne de 1815 embrasse de nouveau une scène moralement plus imposante encore. Les Polonais de ce pays se lient avec leurs frères de même race, en politique comme en science. L'Université de Varsovie étend ses bras vers les autres Slaves, les patriotes polonais se trouvent impliqués dans le mouvement russe de 1825, ses notabilités littéraires de l'époque sortent du cercle plus restreint de la Pologne, pour se mouvoir sur un champ beaucoup plus vaste. La guerre de 1830 enfin, mit le sceau à ces tendances, et sa devise sur les drapeaux polonais : « Pour notre et votre liberté, » n'est que le développement ultérieur de la Constitution du 3 mai 1793, indique clairement la position que les Polonais occuperont désormais parmi les Slaves.

La littérature polonaise, quoique déjà riche depuis des temps reculés, ne fit que gagner en importance dès la seconde moitié du dix-huitième siècle.

L'époque des partages est illustrée, en rendant la Pologne impérissable par l'idée. Depuis le cantique à la vierge de Saint-Adalbert, et le chroniqueur Gallus, sous Boleslas, Bouche-Torse, jusqu'à l'homme d'État, historien et poëte contemporain, Niemcewicz, on compte une suite interrompue d'écrivains distingués. La littérature et les sciences en Pologne atteignent de nos jours un degré qui prouve en faveur de sa grande force vitale, et la placent au premier rang dans le mouvement intellectuel des peuples slaves. Les Russes, entravés par le despotisme de leur gouvernement, restent bien loin en arrière sous ce rapport ; mais aussi quels nobles exemples le passé de la Pologne n'offre-t-il pas à toutes les intelligences, à tous les dévouements !

Autour de son ancienne capitale, Cracovie, s'élèvent trois montagnes tumulaires, dont l'une s'appelle Vanda, d'après cette vierge royale, qui

s'offrit en holocauste pour la patrie ; l'autre, Krakus, d'après un guerrier, qui tua dans des temps anti historiques, un monstre destructeur ; la troisiéme, Kosciusko, d'après ce héros de nos jours, qui combattit pour la liberté dans les deux mondes et ne succomba qu'en même temps que sa nation. Cette trinité tumulaire, érigée à la gloire de l'héroïsme, apprend déjà au monde entier et à la génération polonaise présente que le sacrifice, la lutte et la souffrance, sont les premiers devoirs du peuple qui les construisit. Les torrents de sang que la Pologne versa pour remplir sa grande mission se déroulent dans son histoire à travers les siècles dans toutes les directions, rappellent à ces enfants qu'elle n'est pas encore accomplie.

En face de ces souvenirs, chaque Polonais devient guerrier, chaque guerrier, poëte.

La lutte continuelle soutenue pendant les cinquante dernières années pour reconquérir leur indépendance, en formant des militaires et des politiques distingués, désigne clairement la mission de la Pologne. L'idée polonaise, avec son principe de liberté nationale, se place face à face devant

l'idée de son antagoniste, l'idée gouvernementale russe, représentant la centralisation despotique. Lorsque du temps des Piasts et des Jagellons, la Pologne combattait les Moscovites, les Tartares, les Turcs et les Chevaliers Teutoniques, ses rois, comme sa noblesse défendaient les peuples slaves contre une absorption par l'étranger; et par la force des choses, la Pologne se trouvait déjà à leur tête. Aujourd'hui, que l'idée moscovite représente le règne de la force brutale, l'idée polonaise la combat sur tous les champs, en donnant éveil aux autres nationalités slaves, et en leur offrant un point de ralliement contre l'agression systématique des Tzars. L'exemple de la Pologne détruit toutes les combinaisons du cabinet de Saint-Pétersbourg, et aussi longtemps que ses enfants figureront dans l'arène, les pays slaves ne seront pas encore devenus un seul camp moscovite.

Les Bohêmes semblent particulièrement destinés à l'étude du passé slave. Leur condition, suite d'un contact prolongé avec l'Allemagne, ainsi que de la neutralité qu'ils avaient observée parmi les autres peuples slaves, les rend singulièremen propres à

servir d'intermédiaire entre tous ces fils d'une même race. Des ouvrages sur les Slaves et leurs origines, écrits par les Polonais Surowiecki ; et des voyages à travers leur pays, publiés par Chodakowski et Jean Potocki, aussi bien que les essais de Kollontay, ont peut-être stimulé leurs efforts littéraires. Les soulèvements victorieux des Serviens, la lutte gigantesque des Polonais, ont certainement fixé leurs tendances politiques.

Les trésors de la littérature bohême, à commencer par le chant de Libussa, au neuvième siècle, sont immenses. Leurs relations intimes avec la civilisation occidentale les mettaient à même de profiter avec plus de facilité des ressources beaucoup moins accessibles aux autres Slaves; mais cette influence, détruisant d'un autre côté le cachet national, leurs mouvements littéraires s'en sont ressenti. La guerre des Hussites fut leur premier mouvement vraiment national, et devint en même temps une lutte de langues; celle des Bohêmes se trouvant en minorité à cette époque à l'université de Prague: la littérature, toutefois, au lieu de prendre alors une direction nationale, se changea en

discussions scholastiques et religieuses, et la poésie donna prise à l'esprit de secte. Lors de la guerre de trente ans, un demi-million de livres bohêmes fut brûlé par les jésuites ; trente mille familles et avec eux la vraie intelligence du pays, se trouvèrent bannies.

Ce ne fut presque que de nos jours que les Bohêmes reçurent ce souffle vivifiant qui traversa la Slavie. Mais cette fois leurs efforts portèrent un cachet essentiellement national. Dobrowski parcourut en pèlerin tous les peuples slaves, depuis Moscou et Saint-Pétersbourg jusqu'à l'Adriatique, avec l'idée intime d'établir des relations entre eux. Hanka, recruta les archives et les collections littéraires des Slaves, et trouva des poëmes du treizième siècle, qui établissent que les Polonais et les Bohêmes possédaient la même langue à cette époque.

Palacki écrit son histoire de la Bohême, Szaffarzyk son grand ouvrage sur l'histoire slave, jusqu'au septième siècle de notre ère. Les œuvres des diverses nations slaves, traduites dans différentes langues par les Bohêmes, leur deviennent accessibles à chacune d'entre elles, et il fut réservé aux

enfants de Tzech de devenir ainsi les grands intermédiaires du mouvement intellectuel des peuples de leur race. Ne se trouvant depuis des siècles en aucune collision avec leurs autres frères, ils forment pour ainsi dire le lien accepté par tous.

C'est par cette raison aussi que le premier congrès slave se tint chez eux en 1848, où trois cent-vingt-trois membres des diverses parties de la Slavie se réunirent pacifiquement dans la capitale de la Bohême. Une grande partie des notabilités contemporaines s'y donna rendez-vous, pour se rapprocher personnellement et exprimer devant le monde les vœux de leur race. Le Serbe et l'Esclavon s'y rencontrèrent avec le Polonais et le Russe, le Croate et le Dalmate avec les habitants de la Moravie et de la Poméranie.

Il y a eu, à la vérité, une autre assemblée générale des Slaves auparavant, mais elle ne constituait pas un entretien paisible où il se serait agi des vœux et du bonheur d'une patrie commune. Cette assemblée, c'était la bataille de Leipsick, où les différentes nations slaves combattirent involontairement pour des intérêts étrangers à leur origine,

et sans se douter, en quelque sorte, qu'un seul groupe de leurs frères, que commandait Joseph Poniatowski, s'y offrait en holocauste à l'indépendance de sa race.

L'Autriche, voulant opposer le congrès slave de 1848 au libéralisme allemand et aux mouvements polonais en même temps, l'avait favorisé jusqu'à un certain point; mais dès qu'elle vit échapper l'espoir de la coopération qu'elle en attendait, elle amena sa dissolution par la violence. Le seul fait cependant d'une assemblée libre où toutes les nations slaves se trouvaient représentées était de la plus haute importance. Leur action commune dirigée vers un même but est désormais constatée, aussi bien que leur union politique, sauf la conservation de quelques nuances distinctes. Les circonstances ont pu arrêter un moment la manifestation décisive de ce grand fait, mais nul ne saura l'empêcher finalement, et tous les obstacles seront emportés, submergés par cette marée montante. Les vérités historiques qui agissent sur des générations ne se laissent pas arrêter par des bayonnettes, et un avenir plus ou moins éloigné sanc-

tionnera l'œuvre auguste dont l'étendard se déroula en 1848 sur le territoire de Tzech.

L'empereur Alexandre ayant continué la politique envahissante de la Russie contre les Turcs, la paix de Bukarest détache de l'empire ottoman, en 1812, la partie occidentale de la Moldavie, avec Chocim et Bender, et le Pruth devient la frontière russe de ce côté. La Russie acquérait en même temps la Finlande, plusieurs provinces de la Perse, et malgré ses guerres avec l'empire français, ses Tzars aggrandissaient continuellement leur empire en choisissant avec adresse les moments politiques propices.

Nous voyons le même système suivi encore aujourd'hui; au congrès de Vienne, la Russie s'avance jusque vers le centre de l'Europe, ayant acquis une partie notable de la Pologne, qui était échue en partage, en 1795, à l'Autriche et à la Prusse. Par la création d'un royaume de Pologne constitutionnel, l'empereur Alexandre se plaça aux portes de l'Allemagne; les Cosaques campaient en définitif dans le voisinage des Germains.

Le règne de Nicolas est trop connu pour que

nous appesantissions ici sur ses détails; il a détruit, comme chacun sait, les libertés problématiques du royaume de Pologne, et le knout est placé par lui désormais en face de l'Europe. En Turquie et en Perse, on voit le Tzar actuel poursuivre les idées d'Ivan-le-Terrible et de Pierre Ier, quoique sa nature le rapproche plutôt du premier de ces autocrates. Les réformes du dernier sont devenues de nos jours une simple nécessité pour les Russes; la civilisation développée s'impose à eux et à Nicolas; ils la subissent sans la chercher; mais, certes, à la place du grand réformateur russe, Nicolas ne l'eût point appelée à son aide. Restent les plans envahisseurs de Pierre Ier, ce continuateur moderne des vieilles idées d'Ivan-le-Terrible sur une vaste échelle. Nicolas les suit avec une rare persévérance et une logique peu communes, imitant autant que possible et autant que les progrès du siècle le permettent la conduite d'Ivan.

Il y a en effet une telle ressemblance entre le caractère de ces deux Tzars, qu'Ivan IV, vivant de nos jours, aurait agi comme Nicolas, de même que celui-ci eût joué, au seizième siècle, le rôle d'Ivan.

L'extrême sévérité de Nicolas envers les proscrits politiques, les persécutions de classes entières de citoyens dans ses états, le froid sacrifice de ses troupes aussi bien que la destruction de populations entières, tout cela réuni donne à son règne un cachet que nous ne retrouvons qu'en remontant à Ivan-le-Terrible.

Mais à côté de ses penchants naturels vers la direction envahissante que ses prédécesseurs lui ont léguée, une autre cause encore le rend inexorable à l'intérieur et le pousse à la guerre contre ses voisins comme moyen de diversion; c'est qu'un nouvel esprit se manifeste parmi les Russes eux-mêmes. Jusqu'en 1812 la nation entière était tout-à-fait hors de question en Russie; les grands-ducs, les Tzars, les boyards, les prêtres et puis les empereurs dirigeaient l'État. Les Russes se levèrent, il est vrai, en masse, lorsque Sigismond de Pologne voulut leur imposer une nouvelle religion avec un nouveau Tzar; mais après avoir repoussé les Polonais, ils retombèrent de nouveau dans leur ancienne indolence et leur dégradant servage. Le soulèvement de Pougatscheff et de ses Cosaques,

sous Catherine II, expira avec lui sur l'échafaud.

Aucun souvenir historique ou littéraire ne relevait pour ainsi dire l'âme de la nation : les chroniques de Nestor, le beau chant du douzième siècle, intitulé *la Campagne d'Igor*, quelques poésies populaires, avaient été écrits en langue russienne et n'appartenaient pas ainsi aux vrais Moscovites. Les Russes n'avaient aucune littérature jusqu'au dix-huitième siècle; les chroniques des Tzars ne leur rappelaient que des faits terribles ou des bassesses commises durant la suprématie des Mongols; aucune voix ne leur parlait la langue du cœur, de la gloire ou de la raison. Ce n'est que depuis Catherine II que quelques savants et hommes de lettres se sont adressés aux Russes dans leur idiome actuel. Lomonossow, esprit universel approfondissant toutes les sciences humaines; Dierjawine, gracieux et souple, adorant l'impératrice et le pouvoir tout en lui disant de rudes vérités, courtisan sans être esclave; le satyriste Von Wisin, Nowikow, fondateur d'une *Revue de Saint-Pétersbourg*, et son ami l'historien Karamzine, voilà quels furent les auteurs principaux de cette époque

de la littérature russe du côté de son initiative bonne et candide. Les poëtes Kryloff et Dymitrieff en sont l'élément mordant. Tous ces écrivains forment l'époque que nous appellerons *époque du système gouvernemental*, sans qu'on puisse lui reprocher pourtant de manquer d'une certaine dignité.

Les éléments hétérogènes dont se composait dès son origine, la population moscovite, devenaient avec le temps une masse compacte représentant, de nos jours, vingt-cinq à trente millions de Russes proprement dits, que la force gouvernementale des Romanow et l'unité de l'Église réunissent comme de simples matériaux entre les mains des empereurs, mais dont les intérêts comme les sentiments propres se trouvaient pour ainsi dire assoupis. L'état d'abandon dans lequel se trouvait cette grande masse de Russes, jadis comme aujourd'hui, est caractérisé parfaitement dans leur dicton : « *Dieu est bien haut et le Tzar est bien loin.* »

Ce n'est que de l'an 1812 que date un vrai réveil de la Russie. Pour conjurer le danger qui le menaçait, l'empereur Alexandre se vit alors forcé

de s'adresser à son peuple tout entier. Les gentils-hommes comme les paysans coururent aux armes, l'action particulière fut appelée au secours du gouvernement, et, comme en 1616, l'élan national fit des efforts inouïs ; les éléments l'aidèrent, mais, malgré tout cela, les armes russes n'auraient point atteint le but de leurs efforts, si l'oubli de l'empereur Napoléon à l'égard de la Pologne n'eût pas augmenté leurs chances. La Pologne, appelée franchement aux armes par Napoléon, eût bientôt contrebalancé le faux nationalisme que le Tzar affichait alors, mais n'importe par quelles considérations cette résurrection sérieuse de la Pologne n'ayant pas eu lieu alors, on connaît les conséquences malheureuses qui s'ensuivirent. Aujourd'hui, espérons du moins qu'une telle expérience ne sera pas perdue pour l'avenir. La Russie sortit victorieuse de la lutte de 1812, son gouvernement fut sauvé ; mais la nation, en contribuant à le sauver, venait aussi d'acquérir la conscience de ses propres forces. Les campagnes d'Allemagne et de France en 1813 et 1814, et le contact des Russes avec les nations les plus éclairées de l'Eu-

rope, leur donnèrent le sentiment de leurs droits. Alexandre, roi constitutionnel en Pologne, voyait l'impossibilité de revenir immédiatement à l'ancien ordre de choses. Des institutions furent promises pour gagner du temps. Karamzine fut même chargé d'élaborer une projet de constitution. Mais bientôt on s'aperçut que tout cela n'était qu'une grande mystification.

Alors des officiers comme Pestel, Mourawjeff, Bestucheff, Kachowski; des hommes de lettres et d'État comme Rylejeff, Tourguenieff, se donnent la main dans une conspiration, et avec eux marchent les princes Wolkonski, Troubecki, Obolenski, appelés par leur naissance à jouer un rôle si marquant dans leur pays. L'idée qui réunissait tous ces hommes a dû certes être grande pour les amener ainsi sur cette nouvelle arène. Leur première combinaison avait pour but une action commune avec les autres nations slaves; l'union du Sud proposa à celle du Nord une fédération avec eux. Des délégués entrèrent en pourparlers avec les Polonais et les Bohêmes. Les communications entre les savants des différentes branches

slaves devinrent plus fréquentes, et Rylelieff, Pouchkin imprimèrent à la littérature russe une direction conforme aux buts des patriotes; et ce n'est qu'alors que prit naissance une littérature russe indépendante, et, disons-le mot, nationale. Pouschkin était alors entre les mains de tous; c'était une mode et une obligation de le savoir par cœur. Alexandre l'avait exilé en 1819, Nicolas le rappela; mais un duel mit bientôt fin à cette vie précieuse, qui possédait pour la Russie une signification toute particulière. Telle était cependant l'influence corrosive de l'ancien ordre de choses dans ce pays, que presque tous ceux qui ont cherché à lui préparer une vie nouvelle, ont péri à la tâche, mais leur œuvre reste.

Pestel proposait de comprendre, dans les nouvelles réformes, toutes les propriétés rurales, or il faut savoir que les institutions communales se maintiennent depuis les temps les plus reculés, chaque membre de la commune ayant droit à une partie du terrain nécessaire à son existence, et la commune en reprenant possession après sa mort. Les héritages n'existent pas de cette manière dans

ces communes, les impôts sont répartis par un ancien appelé « *staroste*, » et celui-ci est élu par toute la population.

Jusqu'à la fin du seizième siècle le paysan russe était libre de rester chez son seigneur ou de s'en aller à volonté. Boris Godounow fut le premier qui l'attacha à la glèbe, et Catherine II, en donnant à ses favoris des villages avec leur population en cadeau, confirma cette disposition injuste. Le paysan dépend désormais du pur arbitraire des seigneurs, malgré que, dans le sein de sa commune, son droit au sol reste intact. Le monde frémirait s'il connaissait toutes les horreurs que ces rapports de servage ont produit et produisent. Pestel voyant la scission profonde, qui nécessairement règne entre le paysan et le seigneur, voulut la faire disparaître et acquérir ainsi pour les patriotes un élément de force immense ; mais son plan ne se trouva pas accepté, et ce grand acte de justice négligé, un moyen échappa aux nouveaux réformateurs russes qui auraient pu assurer le mieux la réussite de leurs projets.

Malgré cela, une révolution éclata le 14 décem-

bre 1825, à Saint-Pétersbourg; elle aurait même pu avoir du succès, sans la présence d'esprit du général polonais Grabowski, qui porta Nicolas à se présenter devant les masses révoltées, envahissant son palais. Le mouvement dans la capitale ayant avorté, une autre insurrection dans le midi de l'empire dut nécessairement tomber aussi. Il en resta néanmoins ce grand résultat, que ce fut là la première manisfestation politique dans l'intérieur de la Russie contre son système de gouvernement suranné, tyrannique et incompatible avec le progrès des idées modernes. Les persécutions qui suivirent dans le royaume, dans le duché de Posen et en Galicie, fournirent la preuve évidente que les Polonais se trouvaient liés à cette grande combinaison; l'union indépendante entre les deux races venait donc ainsi de se former.

On dit qu'Ivan-le-Terrible assistait aux exécutions des Novogorodiens, où de malheureuses victimes furent sciées en deux, au moyen d'une corde en soie, et qu'il visitait les torturés pour se donner de l'appétit. Nicolas, au dix-neuvième siècle, a eu le cœur d'influer personnellement sur le procès de

Rileieff, Bestoucheff, Pestel et Kachowski, qui peu après expiraient à la potence. Mais ni les exécutions, ni les envois dans les mines, ni toutes les autres rigueurs du gouvernement russe, n'arrêteront plus désormais le mouvement ascendant.

Moscou, déchue de son ancienne importance depuis la création de Saint-Pétersbourg, prend sa revanche en devenant le centre du mouvement intellectuel et indépendant chez les Russes. Son Université, sa société, se posent en face du système gouvernemental de la capitale; la tendance nouvelle de l'ancienne cité des Tzars éclipse la moderne résidence des empereurs, surtout depuis que des réformes morales ont pénétré dans les masses, et principalement parmi la petite noblesse, chez laquelle les idées nouvelles se propagent avec le plus de succès. Depuis que Polevoy publia sa revue *la Métropole*, à Moscou, ce genre de littérature a exercé et exerce beaucoup d'influeuce en Russie. De petit marchand venu du fond de la Sibérie, il devient critique sévère. Le sceptique Senkowski écrit avec talent dans l'*Abeille du Nord*.

Bentkowski parle aux Russes en homme de cœur. L'influence des revues est immense depuis le Kamchatka jusqu'à la mer Blanche, et le savoir, la discussion pénétrant ainsi partout, la politique n'a pu échapper non plus à la sape de ces nouveaux pionniers. Lermontoff et Kolzoff furent l'expression de ces derniers temps. Ce dernier était bouvier, lisant et écrivant au milieu de ses troupeaux; il fut l'expression naïve du sentiment éveillé parmi sa nation.

Lermontoff représente l'impression navrante d'un homme voyant la pensée libre, opprimée partout sous le poids de l'inertie. Il ne trouva la paix que dans son exil au Caucase, où une balle le tua. Tous ces hommes furent obligés de poursuivre leur chemin par mille voies détournées, et ils finirent généralement par succomber dans leur lutte contre le gouvernement.

Un seul d'entre eux, le romancier Gogol, attaqua le pouvoir en face. Il mina directement ses appuis en exposant dans ses romans les nombreux abus commis par les fonctionnaires, l'injustice et l'insuffisance des lois. Il jeta indirectement du ridicule

jusque sur cette collection de lois contradictoires que l'empereur Nicolas venait de faire publier.

Gogol, constitue à lui seul toute une révolution ; il continue dignement la série des hommes éclairés, qui, malgré des entraves sans nombre, n'ont pas cessé depuis 1815, de marcher, de s'avancer dans la direction de l'indépendance nationale et de la fraternité slave.

La révolution polonaise de 1830, contribua au développement de toutes ces tendances. L'exemple d'une lutte dans laquelle les Polonais, avec quatre-vingt mille hommes, défendirent leur indépendance pendant dix mois contre trois cent mille adversaires, et d'où ils ont manqué de sortir victorieux, frappa l'esprit des Russes. L'exemple d'une nation de même race, sacrifiant tout pour sa liberté, ébranla chez eux la foi dans l'infaillibilité de leur autocrate, encourageant ainsi les espérances de ceux d'entre eux qui voient dans la réunion des nations autre chose qu'une imitation du stagnant empire de la Chine. L'ouragan qui abattit la Pologne dispersa un grand nombre de ses enfants sur toute la surface de l'empire russe ; mais ce furent

justement, et ce sont là encore autant d'apôtres prêchant le grand dogme de la liberté, la présence seule de ces patriotes polonais y formant un apostolat. Cette propagande de l'exemple s'est tellement répandue, que le gouvernement s'en effraie déjà à plus d'un titre.

Mais à côté de cette opposition libérale de la nouvelle génération, à côté de ces idées d'indépendance chez les autres nations slaves, nous ne pouvons pas dissimuler que le système gouvernemental de Saint-Pétersbourg compte aussi encore plus d'un appui. Ce sont d'abord les Courlandais et les Livoniens, qui entrent à son service comme de simples instruments; fidèles et aptes, n'ayant point de racines dans leur nation, ils sont obligés de se cramponner à leur maître, qui est sûr par conséquent de leur fidélité. La hiérarchie militaire s'attache à l'ordre existant par orgueil.

Le croissant qui surmonte la coupole de Sainte-Sophie à Constantinople, ne laisse pas de repos à une partie de la noblesse et du clergé orthodoxe, qui rêvent toujours de voir leurs Romanow bientôt établis à Byzance. Ajoutons cette légion d'employés

civils rampants devant chaque gouvernement, dépendant en entier de la grâce d'en haut, n'existant que par leurs exactions. Voilà les vraies bases et soutiens de l'autocratie slave, avec l'empereur Nicolas au sommet.

Malgré son pouvoir despotique, l'empereur Nicolas subit l'influence des éléments qui le soutiennent et qui le poussent dans la voie où l'entraîne déjà son caractère personnel. La réaction permanente qui règne en Russie, contre toute idée de progrès, et qui livre ses champions au bourreau ou à l'exil, est motivée autant par ses inclinations absolutistes que par le sentiment de conservation de tout ce qui tient au système gouvernemental. Les invasions tentées contre la Turquie et la Perse, ne sont pas seulement une satisfaction d'orgueil pour l'autocrate, poursuivant ainsi les plans de Pierre Ier, ce sont aussi des nécessités politiques, tendantes à satisfaire l'ambition guerrière des généraux et à flatter le zèle pieux des fanatiques orthodoxes.

Une autre raison importante qui pousse l'empereur vers des expéditions à l'extérieur, c'est le

mouvement d'indépendance qui va en augmentant parmi les Slaves, et dont les symptômes se montrent aussi de plus en plus chez les Russes eux-mêmes. Le système gouvernemental actuel est remis en question par ce grand réveil, qui finira par engloutir un jour toutes les prétentions égoïstes et calculées sur le morcellement de la race slave. Nicolas voudrait donc détourner le danger qui s'approche, et, profitant des dispositions qui se manifestent chez certaines populations chrétiennes en Turquie, il s'avance contre les mécréants en Europe et en Asie, étalant le drapeau de Monomaque et la croix de Sainte-Sophie, espérant étourdir ainsi les espérances des Slaves à l'étranger, comme celles des patriotes dans son empire, et cherchant à les réunir tous ainsi à son grand camp moscovite, où la potence, le knout figurent en permanence et où il n'y a en fait de liberté que la volonté du Tzar, et en fait de nationalité que le système de la politique de Saint-Pétersbourg. Voilà ce qui a décidé cette politique à se jeter de nouveau sur la Turquie, voilà pourquoi elle n'hésite pas un moment à mettre le monde entier à feu et à sang.

TROISIÈME PARTIE.

L'ALLIANCE ANGLO-FRANÇAISE; LE PLUS PUISSANT MOYEN POUR ARRÊTER FINALEMENT LA RUSSIE ET LE RÉTABLISSEMENT DE LA POLOGNE.

Après avoir traité, dans les parties précédentes, de l'origine, de la grandeur et de la disparution finale ou momentanée des nations slaves; après avoir observé le mouvement qui se manifeste parmi les Slaves qui se trouvent présentement sous divers gouvernements, ainsi que l'éveil qui se manifeste en Russie, nous arrivons à l'examen des seuls moyens qui pourraient régulariser ce mouvement.

Notre siècle, si riche en événements inattendus, et dans le cours duquel les catastrophes se suivent avec une rapidité sans exemple, vient de produire un de ces faits qui sont rares dans l'histoire. Deux nations puissantes et éclairées, possédant toutes les qualités nécessaires pour assurer le bonheur de l'humanité, se lient intimement contre toutes les probabilités, contre toutes les traditions historiques. Des questions dynastiques, des intérêts matériels les séparaient depuis des siècles, toute paix entre elles n'était qu'une trève à la merci du moindre accident, et pourtant voilà qu'aujourd'hui la France et l'Angleterre ne font, pour ainsi dire, qu'un corps dans le but d'assurer la paix du monde. La prospérité des peuples, le règne de la justice, la protection du faible contre le fort ne seront garantis qu'aussi longtemps que durera l'union dont il s'agit, et les circonstances actuelles prêtent à cette alliance une mission qui peut changer la face du monde ; aussi les hommes qui l'ont conçue, qui l'ont mûrie, ont d'avance leur place marquée dans l'histoire. Cette entente cordiale des Français et des Anglais était si peu dans les pro-

habilités ordinaires, que l'empereur Nicolas offrait, il n'y a pas longtemps encore, le Rhin à la France, pourvu qu'elle ne fît point obstacle à ses aggressions préméditées contre la Turquie. Il était loin de s'attendre que l'Angleterre unie à la France lui dicteraient bientôt leur *halte-là!*

Par l'envoi de flottes comme on n'en a jamais vues, par le déploiement d'armées imposantes, la Turquie vient de recevoir un point d'appui qui soutient l'esprit de sa vaillante défense; et, disons-le franchement, les forces alliées, avant même de combattre, ont déjà réduit les Russes à la défensive par leur seule apparution, témoin les flottes du Tzar forcées de se cacher derrière les remparts de Kronstadt et de Sébastopol. La défense des Turcs aurait sans doute été vaillante quand les alliés ne se seraient pas hâtés de les secourir, mais qui aurait pu répondre du résultat final de cette guerre? Et même la réunion des forces combinées actuelles, fût-elle doublée, suffira-t-elle pour garantir la Turquie, en dernière analyse, contre les envahissements qui la menacent du côté de Saint-Pétersbourg? Ne se

pourrait-il pas, qu'à un moment donné, la protection qui la couvre aujourd'hui cessât par des raisons quelconques? Et que deviendraient, dans ce cas, les différentes nations slaves, comme la Turquie elle-même, en face de l'impérialisme orthodoxe et panslaviste de la Russie? Ne vaudrait-il pas mieux de s'attaquer, une fois pour toutes, à la puissance de centralisation qu'exerce l'autocrate? Toutes ces questions intéressent au plus haut degré notre époque, et espérons qu'un prochain avenir les résoudra d'une façon digne de la grandeur de leur objet.

La valeur connue des troupes françaises et anglaises, qui, vainqueurs ou vaincues, inspirent également l'admiration, nous est la meilleure garantie qu'elles soutiendront leur ancienne réputation dans la lutte actuelle. Si l'on y ajoute le concours des lions de Silistrie et de Giurgiewo, il est certain qu'on a de quoi tenir longtemps les armées russes en échec. Nous omettons à dessein de parler de deux autres États, dont l'alliance avec les Turcs ne nous paraît pas, jusqu'à présent, aussi claire et nette que celle de la France et de l'Angleterre ; l'un

d'eux, au reste, vient de se déclarer à peu près neutre, et, quant à l'autre, un avenir prochain démontrera seulement quelle est sa pensée intime dans les complications actuelles. Tous les efforts de l'empereur Nicolas seront inutiles, nous l'admettons, contre les seules troupes des deux nations alliées et les armées d'Abdul-Medjid ; mais il s'agit d'aller plus loin, il s'agit de mettre le Tzar dans l'impossibilité de nuire dorénavant, il s'agit d'arrêter le système gouvernemental russe, une fois et pour toujours, dans sa marche constamment envahissante. Or c'est là le point principal, c'est là la grande difficulté. Il est reconnu que, quand au système traditionnel russe, l'empereur Nicolas en est l'expression vivante. Mais supposons que son successeur ait des penchants moins prononcés dans cette direction, supposons qu'il ne chercherait point à étendre l'influence russe par la conquête ; eh bien ! il se briserait contre le pli une fois pris par la politique russe, on le pousserait en avant, ou on le mettrait de côté. C'est donc au centre du système qu'il faut frapper, pour lui ôter les moyens par lesquels il agit.

Cronstadt et Sébastopol seraient détruits, les flottes russes brûlées, les armées russes battues sur certains points, et même quelques parties du littéral de la Baltique et de la mer Noire occupées, qu'il ne faudrait pas s'imaginer que la Russie serait réduite à l'impuissance pour cela. Sa force doublera, au contraire, à mesure que ses armées se retireront dans l'intérieur du pays. L'extrême prudence avec laquelle les armées alliées ont procédé, jusqu'à présent, malgré que les Russes soient réduits à la défensive, nous prouve déjà clairement que des considérations majeures prescrivent ce rôle à leurs chefs, et que l'élément qu'ils sont destinés à combattre n'est pas si facile à dompter. Nous nous hasardons même à affirmer que la guerre prendra un caractère bien autrement important du moment qu'elle s'engagera sur le vrai territoire russe; l'histoire ne nous en a-t-elle pas offert déjà deux fois au moins les preuves? La pauvreté du pays, la frugalité et l'abnégation de ses habitants habitués à toutes les privations et à toutes les misères de la vie, la discipline des troupes, et l'idée des habitants, qu'il s'agit de leur nationa-

lité et de leur religion, tout cela peut rendre la résistance des Russes extrêmement énergique. Soutenu par la masse compacte des Moscovites proprement dits, ainsi que par l'aridité du sol, le système gouvernemental russe pourra résister encore longtemps et afficher hautement ses prétentions envahissantes avant que de baisser pavillon devant l'Europe occidentale. Mais supposons que, par suite de succès signalés, la puissance russe soit quelque peu amoindrie, son influence se trouverait-elle pour cela déracinée? Hélas! non. L'idée slavo-impérialiste, appuyée sur vingt-cinq à trente millions de Moscovites, fortement liés par l'unité de langue et de croyance, pourra toujours, à la première occasion, ressaisir son influence perdue. Les sentiments éveillés de la nationalité slave, que le système exploite si habilement, et que négligent trop, jusqu'à ce jour, les gouvernements de l'Europe occidentale, pourront, d'un autre côté et dans ce cas, lui venir puissamment en aide. Toutes ces chances se dessineront plus nettement si, par suite d'une paix conclue les troupes alliés se retiraient, et si le gouvernement russe sortait de la guerre ac-

tuelle sans avoir rien perdu de ses possessions injustement acquises, car cet événement, et c'en serait un, serait regardé par les Slaves comme un succès signalé remporté par la Russie.

Par toutes sortes de faveurs, le Tzar s'est ménagé un parti chez toutes ces populations, qui, de même que le clergé grec, espèrent en lui, parce qu'ils voient la force dans ses mains. L'idée de cette force grandirait aux yeux de toute la race slave si deux grandes puissances comme la France et l'Angleterre réunies ne pouvaient pas parvenir à réduire la Russie à une position normale. Certes, ce ne serait pas la Russie qui rendrait aux populations dont nous parlons leur indépendance; mais les popes y travaillent tellement pour elles, des créatures russes exploitent tellement le mouvement des esprits provoqué par les hommes indépendants, que ces derniers ont bien de la peine à neutraliser cette influence pernicieuse. Nous l'avons vu tout dernièrement, il ne fallait rien moins que la présence des armées alliées dans les diverses parties de l'Orient, pour y empêcher un soulèvement du parti russe contre les Turcs; et, dans

les pays grecs, l'intervention active des puissances alliées fut seule capable d'arrêter une levée de boucliers qui autrement serait devenue bien dangereuse pour la Porte. Chaque fois que la Russie déclare la guerre au Sultan, ces peuples sont appelés par elle à l'insurrection; son influence sur eux est une de ses armes principales, et aussi longtemps qu'elle l'exercera, la sécurité et le bonheur des Slaves du midi ne seront point assurés. Un sang précieux aura coulé en vain, si on ne parvient pas à rompre le charme qu'exerce la Russie sur les populations, si on ne lui ôte pas le prétexte et les moyens de se faire valoir comme elle fait à l'extérieur, en lui laissant seulement le champ nécessaire pour le développement de sa nationalité russe, qui serait encore un assez vaste terrain pour constituer un des peuples slaves les plus importants sans qu'il empiète sur les droits de ses voisins.

La Russie, avec son point de gravitation naturel derrière le Dniéper et la Dwina, réformée par un développement intellectuel, aurait toujours une grande mission à remplir, celle de porter la civi-

lisation dans l'Asie du nord et du centre, et de former ainsi le lien entre cette partie du monde et l'Europe. Mais une fois que, dépassant ses frontières véritables, elle devient envahissante, ce n'est plus pour créer qu'elle entre dans l'arène, mais pour détruire ; afin d'arrêter ce débordement continuel de la politique moscovite il y a deux moyens efficaces à employer à la fois. Le premier consisterait à ôter à la Russie tout prétexte de se poser comme protectrice des autres nations slaves ; on atteindrait ce but, en organisant ces nations d'une manière plus indépendante, en sauvegardant leur religion et leurs nuances nationales. Nous avons vu de quelle manière le sentiment politique et littéraire des Slaves venait de s'éveiller de nos jours, quelles espérances lui sourient, quels souvenirs les travaillent, et quels accents les entraînent. Nous avons vu leur tendance vers une existence nationale, qui a été reconnue de fait et par la Russie et par l'Autriche dès que les nécessités politiques s'en faisaient sentir; en 1848, lorsque l'orage grondait sur le gouvernement de Russie, l'assemblée des délégués slaves fut permise à Prague, et les

Serviens d'Autriche, les Croates, les Slavoniens, en recevant des institutions nationales, furent opposés aux Hongrois révoltés, sous leurs propres drapeaux, et commandés par des généraux indigènes, avec une organisation presque indépendante de la métropole.

L'Autriche alla jusqu'à ressusciter en Gallicie ce peuple russien qui avait été, depuis Jagellon, en alliance intime avec la Pologne, et qui en 1848 manquait, sous beaucoup de rapports, des conditions les plus essentielles d'une existence politique indépendante. On l'excita pourtant, pour l'opposer à l'action de la nationalité polonaise. Le gouvernement russe, à son tour, employa sous toutes les formes ses partisans gagnés par des honneurs, des décorations et de l'argent, pour propager l'idée d'un grand empire slave, ayant son empereur à Saint-Pétersbourg, et son métropolite à Constantinople, reconquise sur les Turcs. Les guerres d'Italie et de Hongrie une fois terminées, et les troubles de l'intérieur apaisés, l'Autriche laissa tomber dans l'oubli toutes ces institutions accordées au moment du danger, elle finit par les abolir tout-à-fait, de

même que la Russie, qui parle toujours des nations appartenant à sa race, et les excite à se lever contre l'ennemi commun, n'a pas manqué de les abandonner à leur sort, dès que l'intérêt du moment ne commandait plus cette propagande.

Cette reconnaissance, quoique momentanée et dictée par la nécessité et le calcul, ne laissa pas pourtant que d'être un fait donnant aux nations slaves la conscience de leur importance et leur inspirant le sentiment de leur force. Il ne sera plus possible bientôt de refuser satisfaction à des tendances aussi légitimes, et le phénix slave s'arrêtera peut-être encore pour un moment, mais on ne pourra guère retenir plus longtemps son essor. Or, il faut empêcher qu'il ne s'égare dans le camp russe, où l'attend seulement une cage dorée. Aussi longtemps qu'on refusera leur développement naturel aux nationalités slaves existantes, la Russie sera toujours un écueil dangereux pour toute cette race, par son autocratisme panslaviste. La marche dans cette direction ne sera désormais difficile, la voie étant déjà frayée, et par l'organisation de la Servie parmi les peuples slaves de

la Turquie, et par celle des principautés danubiennes.

Les Autrichiens qui, au moment du danger, ont eu recours à la soi-disante « égalité des différentes nationalités de leur empire » devront plus tôt ou plus tard recourir à la reconstitution définitive de ces mêmes nationalités, qui composent plus de la moitié de leur État, quant à la Prusse, qui est une puissance essentiellement allemande, elle paraîtrait avoir d'autant moins de raison de s'opposer à de pareilles émancipations; bref, le gros des peuples slaves, une fois doté d'institutions nationales, l'influence machiavélique de la Russie se trouverait contre-balancée, son action morale annulée.

Le second des moyens à employer contre la force matérielle de la Russie, qui certes, confiante dans son poids, ne se ferait nul scrupule d'atteindre par la force ce qu'elle ne pourrait conquérir par la ruse, c'est de lui opposer un centre slave assez important pour qu'il soit en état de contre-balancer toute sa puissance. Comme la France et l'Angleterre ne peuvent pas toujours se trouver sur les

lieux, afin de s'opposer à un gouvernement dont tous les instincts rapaces s'appuient sur une population homogène et compacte, le Tzar actuel ou ses successeurs doivent trouver toujours parmi les Slaves nationalement constitués, un état rival réunissant toutes les conditions voulues, pour assurer le repos des autres populations de sa race.

Cet état, cette nation, c'est la Pologne.

Considérée dans ces moyens matériels, réincorporation faite des pays russiens, la force de la Pologne serait plus que suffisante pour tenir en échec le système autocratique de Saint-Pétersbourg, qui n'a pris le vaste essor que nous lui voyons aujourd'hui, qu'à partir des trois partages de la Pologne, exécutés sous le règne de Catherine II.

La Russie, dépouillée de cette conquête, reprendrait de suite sa place naturelle, et la valeur des Polonais est trop connue, pour que nous dussions nous arrêter à prouver combien leur existence politique et stratégique formerait barrière devant tout envahissement moscovite ultérieur. Les luttes des Polonais contre les Russes pendant les cinquante dernières années qui viennent de s'écouler,

et où chaque génération est venu prendre place à son tour, démontrent jusqu'à l'évidence l'esprit persévérant et courageux qui les anime, et indiquent la garantie armée de la paix que l'existence politique de leur pays reconstituerait pour l'Europe; mais une autre considération rend cette reconstitution encore plus importante et plus nécessaire, c'est là grande influence que l'exemple de la Pologne a exercé et exerce sur tous les peuples slaves.

Par leur constitution de 1791, en abolissant des abus séculaires, les Polonais ont fait preuve d'un esprit d'abnégation et d'une haute raison d'état à la fois. C'était un grand spectacle que celui de prêtres, de nobles, se désaisissant tout-à-coup de leurs priviléges, afin d'assurer les droits et le bonheur de tous. Les constitutions du duché de Varsovie en 1808 et du royaume de Pologne en 1815, quoique plus développées dans leurs prescriptions, sont beaucoup moins importantes, car celle de 1791 leur avait frayé le chemin. Aussi voyons-nous, en 1794, sous Kosciusko, toutes les classes s'unir pour la défendre, et les ennemis de la Polo-

gne dévoilèrent leur vrai but en s'y attaquant. Depui 1794, la cause de la Pologne est devenue celle de tous ses enfants, sans distinction. Trois hommes ont été comme l'expression vivante de ce mouvement de 1794 : Glowacki, le paysan, comme type du cultivateur libre et patriotique, s'emparant, à la tête des faucheurs, des batteries russes à Raclawice; Kilinski, cordonnier de Varsovie, conduisant vaillamment contre l'ennemi une partie de la population de la capitale; Kosciusko, enfin, ce modèle chevaleresque d'un gentilhomme patriote et dévoué; voilà une triple alliance qui forme le contraste le plus éclatant avec la triple alliance des rois envahisseurs de la Pologne. Cette entente des diverses classes de citoyens en Pologne, comme symbole de l'esprit qui les anime jusqu'à nos jours, est un exemple et une garantie pour les autres nations slaves, dont le mouvement ne tend pas seulement vers l'indépendance politique, mais aussi vers des améliorations sociales. Le Polonais a sa place marquée parmi eux, à cause des grandes réformes dans la voie desquelles il est entré dès la fin du dix-huitième siècle et dans laquelle il a

continué de marcher. Si les efforts des Polonais n'ont pas eu de succès plus grands, plus palpables, certes la faute en est ailleurs. Un fait bien remarquable, cependant, et qui ne se répète pas souvent dans l'histoire a eu lieu, sous nos yeux, en 1848, lorsque tous les propriétaires de biens en Gallicie ont spontanément aboli la corvée, en réduisant ainsi très-considérablement leurs revenus. Ce sont toutes ces tendances et la coopération politique et intellectuelle avec les autres Slaves, qui font des Polonais les frères aînés de leur race ; aussi l'avénement d'une Pologne indépendante serait considéré comme l'aurore d'un meilleur avenir pour chacun d'eux. L'histoire de Pologne nous apprend, qu'à l'exception des règnes des Boleslas, elle n'entreprenait guère de conquêtes, et sa grandeur politique n'a vraiment daté que de la réunion de la Lithuanie et des terres russiennes qui a eu lieu pacifiquement sous Jagellon. Ses guerres défensives continuelles la couvrirent d'une gloire militaire sans égale ; mais des agrandissements territoriaux répudiés par l'opinion générale du pays ne s'en sont suivies que très-rarement, et les dispositions

l'esprit qui dominent jusqu'à nos jours en Pologne, sont une garantie des plus sûres qu'une fois reconstituée, elle ne suivrait pas le système de Saint-Pétersbourg, mais qu'elle saurait respecter l'indépendance et la liberté des autres nations.

Du reste, les efforts et les sacrifices que fit la Pologne pendant ces cinquante dernières années pour regagner son influence politique, aussi bien que la part qu'elle a prise à la résurrection morale de toute la race slave, lui rendraient cette indépendance encore plus sacrée. Toute son énergie se trouverait concentrée à l'intérieur, où des ressources infinies et la fertilité du sol ouvriraient un vaste champ au travail et à l'intelligence de ses enfants. Toutes les conditions se réunissent chez les Polonais pour en faire le contrepied de la Russie, et un pivot, pour ainsi dire, autour duquel le mouvement national des autres Slaves pourrait se développer et se régulariser. Valeur et constance à toute épreuve, abnégation acquise à force d'expérience et de sacrifices, tout parle en faveur de la Pologne.

Le premier résultat de sa reconstitution exer-

serait une influence bienfaisante sur la Russie elle-même. En perdant une partie notable des ressources à l'aide desquelles il agit, le panslavisme autocratique devrait nécessairement se dissoudre par la force des choses. L'élément russe, que nous voyons plein de vie, malgré le knout et les mines, étant délivré une fois de ses entraves, prendrait place dans la famille commune non en dévastateur ni en conquérant, mais en frère bienveillant qui contribue dans sa sphère à la prospérité générale. Les autres populations de la Russie suivraient chacune leur développement naturel, ce que leur gouvernement pourrait désormais ne plus vouloir empêcher.

Le rétablissement de la Pologne a été, dans ce siècle, envisagé de différentes manières; mais les objections qu'on y oppose sont trop connues pour que nous y revenions ici en détail; nous examinerons donc seulement la question de ce rétablissement sous les deux points de vue d'un rétablissement partiel et d'un rétablissement intégral. La première de ces combinaisons consisterait à déclarer l'indépendance de toutes les provinces polonai-

ses échues à la Russie par les partages et par les actes du congrès de Vienne. Un pareil rétablissement paraît des plus faciles dans les circonstances actuelles. La Russie, à cause de ses aggressions réitérées, est mise, pour ainsi dire, au ban de l'Europe, une diminution notable de son territoire devrait donc devenir le mot d'ordre des deux puissances qui ont si généreusement entrepris de garantir le monde dorénavant contre les usurpations moscovites. Les hommes d'État en France, appuyés sur l'opinion publique de leur pays, proclament hautement et continuellement la nécessité d'une pareille mesure. La tribune, en Angleterre, n'a qu'une voix sous ce rapport, puisqu'elle prêche une croisade à outrance contre le Tzar ; les Polonais auraient par conséquent à profiter de toute nécessité des remaniements territoriaux en question ; et quoique la mission d'une pareille Pologne, comptant à peine quatorze millions d'habitants, ne serait point aisée ; leur énergie, pourtant, leur dévouement, les aideraient sans doute à la remplir dans les conditions exigées. L'Autriche et la Prusse n'en devraient prendre aucun ombrage,

car la position difficile de cette Pologne restreinte occuperait toute son énergie guerrière sur les frontières du Nord. Quant à la France et à l'Angleterre, leur suffrage nous paraît acquis d'avance à une reconstitution polonaise de cette nature.

La question se présente dans des proportions bien autrement vastes, si nous la considérons au point de vue du rétablissement complet de la Pologne dans ses anciennes limites, ce qui serait cependant et plus logique, et surtout plus juste. Ici, des intérêts d'un ordre majeur commencent à s'entrecroiser ; et, certes, un pareil rétablissement ne pourrait avoir lieu sans de fortes commotions en Europe, ou sans le consentement volontaire des parties intéressées. La première de ces éventualités est entre les mains de la Providence, et la Pologne attend ses décrets suprêmes l'arme au bras. La seconde dépend de la volonté humaine. Il a été question bien des fois d'un remaniement de la carte d'Europe, et une brochure sous ce titre a fait même dernièrement sensation. Le parlement de Francfort offrait, en 1849, la couronne impériale à la maison de Prusse, et quoique la cour de

Berlin l'eût refusée à cette époque pour des raisons particulières, cela ne laisse pas d'être un précédent caractéristique indiquant les vœux de l'Allemagne et la direction que le gouvernement prussien devrait prendre dans de certaines conjonctures. Sous l'influence politique actuelle, l'homogénéité de la Prusse aurait nécessairement à se compléter par l'incorporation de tous ces petits États éphémères, qu'on voit encore de nos jours en Allemagne. Il serait donc facile à cette puissance d'obtenir, à l'occasion d'un remaniement territorial de l'Europe, des équivalents, pour la cession de ses provinces polonaises, qui s'ajouteraient à la grande barrière dont nous avons parlé et dont les postes avancés doivent s'appuyer sur la Dwina et le Dniéper.

Le nom allemand de l'Autriche « Œsterreich, » qui veut dire empire de l'Est, indique déjà la direction que les fondateurs de cet empire lui ont tracée, et dont la route lui est ouverte de nos jours par le grand mouvement qui se porte maintenant contre la Russie. L'intérêt de l'Autriche, ainsi que celui de l'Allemagne, à laquelle sa dy-

nastie et une partie de sa population appartiennent, l'entraîne vers les côtes de la mer Noire, et le libre cours du Danube est indispensable à son industrie et à son commerce. Les provinces méridionales de la Russie offriraient donc à l'Autriche un échange utile pour la Gallicie et le duché de Cracovie qu'elle restituerait à la Pologne dans la combinaison dont il s'agit. Un grand avantage résulterait aussi pour elle de la création d'un vaste État la séparant de la Russie, puisque celle-ci profite, ainsi qu'il est notoire, du mouvement commencé parmi les Slaves, et envoie ses agents dans toutes les provinces slaves de l'Autriche pour agiter ces peuples. Cette influence sur des populations composant la moitié de l'empire autrichien disparaîtrait du coup, dès qu'un État indépendant et fort comme la Pologne se dresserait à côté de la Russie. Le moyen est héroïque, mais sûr; d'un autre côté, c'est l'existence de la Pologne seule qui pourra garantir contre les débordements des nations émancipées, lesquels le panslavisme moscovite ne manquerait certainement de provoquer, si sa présente sphère d'action restait intacte...

En s'aidant de bonne volonté pour reconstituer la Pologne de 1772, l'Autriche et la Prusse gagneraient une alliée fidèle et puissante, sans avoir essuyé aucune perte véritable; ils consolideraient même leurs États en en détachant une nation dont ils n'ont pu d'aucune manière conquérir les sympathies. On n'a certes qu'à se rappeler toutes les conspirations qui ont eu lieu aussi bien à Posen qu'en Gallicie, pour acquérir la conviction que tous les efforts des deux puissances allemandes pour s'attacher les Polonais dans ces pays se sont trouvés inutiles. Ces possessions ne sont maintenues dans le devoir que par la force. Il n'y a pas de doute que les suffrages de la France et de l'Angleterre sont depuis longtemps acquis à la Pologne; la considération d'ailleurs que ces puissances seraient à jamais garanties par le rétablissement de l'indépendance de ce pays du renouvellement obligatoire des immenses sacrifices que nous les voyons faire en ce moment, serait déjà une raison majeure pour les porter en faveur de la reconstruction politique dont il s'agit. S'ils n'ont pas prononcé encore leur dernier mot, c'est que le

moment n'en est pas encore venu. Mais la politique est assujettie à des lois suprêmes et immuables qui ne souffrent ni délai, ni violence, et qui, une fois négligées, ne manquent jamais de se venger par des conséquences désastreuses.

C'est l'Angleterre surtout qui s'en ressentirait si une politique temporisatrice l'arrêtait dans les grandes mesures qu'elle vient de prendre contre la Russie. Le système patient et persévérant de Saint-Pétersbourg profiterait à coup sûr de la première occasion pour frapper alors l'Achille britannique au talon, c'est-à-dire dans les Indes. Quant à la France, dont l'action est purement morale et par cela même complétement désintéressée, elle est certes moins exposée à des dangers immédiats provenant de la prépondérance russe, elle ne pourrait cependant ne pas en ressentir le contre-coup.

Si par conséquent, d'après ce que nous présumons, l'Autriche et la Prusse ne s'opposaient pas à une reconstruction partielle de la Pologne, l'adoption de cette combinaison ne devrait plus souffrir aucun délai ; mais il serait plus juste, et sur-

tout plus avantageux pour l'Europe entière, de contribuer au rétablissement complet de la patrie de Kosciusko, car la question politique de notre siècle se trouverait ainsi définitivement résolue et l'équilibre des États détruits depuis les partages de la Pologne rétabli. Du reste, l'une ou l'autre de ces alternatives devrait être réalisée sans retard, car le temps presse et chaque jour augmente les souffrances et la ruine des Polonais. Le système de Saint-Pétersbourg connaissant au plus haut degré quelle diversion désastreuse pouvait lui venir de ce côté, profite du sursis accordé jusqu'ici à cette question pour réduire les populations polonaises à l'état d'impuissance absolue, il les opprime et les pressure au suprême degré. Il n'y a plus de temps à perdre.

En voyant leurs anciens alliés, les drapeaux tricolores et l'aigle impérial unis au trident de la puissante Angleterre dans une lutte pour défendre la cause de la justice; en voyant les flottes alliées dans la Baltique s'approcher de leur patrie, les Polonais, pleins de confiance, se sont dit : « Non, la Pologne ne périra point ! » et s'ils ne sont pas

encore mêlés au combat d'une manière qui démontrerait à quel point ils possèdent la conscience traditionnelle de leur force et de leur droit, c'est qu'ils n'ont pas voulu compliquer l'action des puissances qui ne se déclarent point encore d'aucune façon à leur égard.

En voyant leur patrie systématiquement épuisée, ses enfants traînés par centaine de mille, à travers toute la Russie pour combattre ces peuples même qui leur sont les plus chers, les Polonais serrent convulsivement le glaive contre leur cœur, se demandant jusqu'à quand il leur faudra rester spectateurs oisifs de la dévastation qui les entoure. Ils demandent à hauts cris d'être bientôt appelés dans l'arène, puisque chaque jour d'attente amène la diminution progressive de leurs forces, et pleins d'énergie et de volonté, ils sont prêts à se sacrifier de nouveau pour leur antique nationalité, pour les libertés dont l'aurore se leva pour eux en 1791 et dont la confirmation leur fut accordée dans le duché de Varsovie par Napoléon.

L'heure du combat doit donc bientôt sonner pour eux, elle est très-ardemment attendue. La

nécessité historique dont ils sont de nos jours le pivot invisible, la haute signification de la Pologne parmi les nations Slaves où les Polonais seuls se trouvent en état de maintenir l'équilibre, les sentiments d'équité et de justice de la France et l'Angleterre, de même que l'intérêt bien entendu de l'Autriche et de la Prusse, et le besoin impérieux d'une solution prompte et définitive de la question d'Orient vont hâter sans doute l'instant, où il sera donné aux Polonais de lever leur drapeau national, de combattre sur le sol de leurs pères, d'en chasser définitivement l'agresseur, et de reconstituer leur patrie libre et puissante.

FIN.

Impr. de Munzel frères, à Sceaux.